



drogues et éducation

l'intelligence artificielle

sur la notion d'"Ennemi"

les jeunes handicapés

l'Islam bâtisseur

Le temps des peuples



Photo T. Takahara-OMS

Rester en communication

Les enfants handicapés mentalement, s'ils ont des besoins spécifiques, n'en sont pas moins avant tout des enfants, avec les besoins et les émotions propres aux enfants. Autrefois on pensait souvent qu'ils étaient incapables de s'instruire ou d'être tant soit peu indépendants; on sait aujourd'hui que tous les enfants sont en mesure d'apprendre si on les instruit de la manière qui convient. Le développement des moyens de communication joue à cet égard un rôle important en aidant les enfants handicapés à devenir aussi indépendants que possible et à trouver leur place, une fois qu'ils sont de jeunes adultes, dans la communauté sociale. Ci-dessus, un jeune handicapé mental apprend à se servir du téléphone.

Juin 1987 : une date dans l'histoire de la lutte contre les drogues, avec la tenue à Vienne d'une conférence internationale, organisée par l'ONU, sur l'abus et le trafic illicite qui en sont faits. En écho à cet événement, ce numéro du *Courrier*, bien qu'il soit varié, met l'accent sur le problème mondial des drogues par un ensemble de textes où sont rappelés, entre autres, le rôle-clé de l'éducation préventive ainsi que l'action entreprise par l'Unesco dans ce domaine depuis plus de quinze ans.

Autre sujet prioritaire : l'intégration, tant à l'école que dans la société, des jeunes handicapés. L'Unesco, là aussi, concourt activement à l'atteinte de cet objectif qu'a fixé l'Organisation des Nations Unies. Son importance — l'heureux développement de la personnalité de l'enfant et son insertion ultérieure dans la société — est ici soulignée en même temps qu'illustrée par un article sur des cas et un pays précis : deux jeunes mal voyants du Portugal, qui racontent chacun son histoire avec des accents très personnels.

Tout ce qui peut contribuer au maintien de la paix dans le monde mérite aussi en premier l'attention. C'est pourquoi nous publions l'analyse d'un écrivain, qui est de surcroît le secrétaire d'une association internationale d'écrivains, le PEN-Club, sur la responsabilité particulière que détient l'écrivain, le manieur de mots par excellence, dans la création d'un mythe dangereux s'il en est, celui de l'Ennemi héréditaire, et sur la meilleure façon dont les écrivains peuvent le combattre.

A travers trois autres articles, ce numéro se penche sur le passé et se tourne vers l'avenir. L'un, en retraçant le contexte historique et culturel dans lequel est née al-Kūfa, prototype de la ville islamique, propose une nouvelle approche de la notion de ville dans la civilisation musulmane arabe et élargit l'histoire de l'urbanisation. Les deux autres montrent les perspectives qu'ouvrent les recherches menées dans le domaine de l'« intelligence artificielle », cette extension des capacités du cerveau humain à la machine, et, en particulier, les transformations radicales qui vont en résulter dans la conception des ordinateurs.

L'année 1987, enfin, imposait de saluer une des grandes figures de l'histoire de la culture : Vuk Stefanović Karadžić, né il y a exactement deux siècles. Du père de la littérature serbo-croate, qui sut aussi bien sauver le trésor des chants populaires que réformer l'alphabet et qui connut, dès son vivant, un rayonnement européen, nous publions une biographie et un florilège.

Notre couverture : photo Jean-Eric Pasquier © Rapho, Paris.

Couverture de dos : plan de Médine (al-Madīna, en Arabie saoudite), l'une des principales villes saintes de l'Islam. Il est tiré de la *Description de La Mecque et de Médine*, par Mohyi Lari, manuscrit persan (H. 982/1574). Photo © Bibliothèque nationale, Paris.

Rédacteur en chef : Edouard Glissant

5

Apprendre à vivre
par Nicole Friderich

6

L'Unesco et les drogues

7

« La part maudite »
par Jean Baudrillard

10

Non à la culture de la drogue
par Giuseppe di Gennaro

14

En attendant Robot
par Domenico De Gregorio

16

L'ordinateur qui pense
par Norihisa Doi, Koichi Furukawa
et Kazuhiro Fuchi

20

L'Islam bâtisseur
par Mohammed Allal Sinaceur

25

Les mots qui font l'Ennemi
par Jean Blot

29

Handicap et société

30

« Affronter la vie avec naturel »
par Maria Adelaide Moreira de Morais Alves

32

Karadžić le Grand

34

Le droit d'auteur, ce méconnu
par Yves Gaubiac

2

Le temps des peuples
JAPON: Rester en communication

Pour répondre aux préoccupations croissantes de la communauté internationale devant le problème des drogues et à l'initiative du Secrétaire général de l'ONU, M. Javier Pérez de Cuéllar, l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies a convoqué du 17 au 26 juin 1987, à Vienne (Autriche), la Conférence internationale sur l'abus et le trafic illicite des drogues (CIATID).

Le but de cette conférence était de faire prendre, à l'échelle nationale, régionale et internationale, des mesures propres à lutter contre le problème des drogues sous toutes ses formes, ainsi qu'à définir de futures activités dans des domaines tels que l'éducation préventive, la réduction de la demande illicite, la répression, l'élimination des sources illicites de matière première, la réinsertion des drogués et leur intégration dans la société notamment. Environ 2 500 délégués de gouvernements du monde entier et plus de 300 représentants d'organisations non gouvernementales y ont abordé tous les aspects du problème des drogues sur le plan mondial.

L'action que mène l'Unesco en matière de drogues vise en priorité à la prévention par l'éducation et l'information du public. Les efforts accomplis par les éducateurs dans ce sens préventif, sous l'impulsion de l'Unesco, sont d'une importance considérable, comme le rappelle, dans un premier article, M^{me} Nicole Friderich, qui a été longtemps responsable à l'Organisation du programme d'éducation concernant les problèmes liés à l'usage des drogues. Les deux autres articles que nous publions sur le problème des drogues constituent deux analyses, divergentes sinon contradictoires, sur ce sujet très controversé. Tandis que M. Giuseppe di Gennaro, le directeur exécutif du FNULAD (Fonds des Nations Unies pour la lutte contre l'abus des drogues) dénonce l'action des trafiquants et des producteurs de drogues illicites et voit en eux les propagateurs de la « culture de la drogue », le sociologue français Jean Baudrillard voit dans la répression systématique une réponse incomplète et même un danger dans la perspective des problèmes sociaux liés aux drogués, en particulier dans les pays industrialisés. L'action de l'Unesco en matière d'éducation préventive constitue sans doute une réponse partielle aux préoccupations exprimées par ces deux auteurs.



L'emblème officiel de la Conférence internationale sur l'abus et le trafic illicite des drogues. La devise de la Conférence, « Oui à la vie, non à la drogue » y est inscrite dans les six langues officielles de l'Organisation des Nations Unies.



Apprendre à vivre

par Nicole Friderich

S'IL est un point commun à tous ceux qui s'occupent des drogues, c'est bien la persévérance. Les hommes et les femmes des services de répression ne se laissent pas décourager par le fait que leur action ne permet d'intercepter que 10 à 15% du trafic des drogues illicites. Ils poursuivent leurs efforts, cherchent de nouvelles méthodes, mettent à profit des techniques modernes et sont conscients de l'importance d'une collaboration positive avec tous ceux qui œuvrent à la recherche scientifique concernant les diverses substances, soignent les utilisateurs de drogues, ou travaillent par l'éducation à limiter les dommages et à prévenir un usage dangereux.

Les chercheurs qui étudient la composition chimique des drogues, licites et illicites, ainsi que leurs effets physiques et psychiques, souvent encore fort mal connus, comme les thérapeutes, les médecins ou les psychologues, poursuivent et approfondissent leurs efforts, avec parfois des décou-

vertes essentielles, comme celle des endorphines, il y a une douzaine d'années.

Ni ces spécialistes ni les travailleurs sociaux ne se laissent décourager par le fait que leur dévouement n'obtient de « guérison » que dans 30 % des cas traités, qu'il s'agisse de la dépendance à l'égard des drogues dites « dures » ou à l'égard de l'alcool, qu'on pourrait ranger dans cette catégorie. Ils réfléchissent sur les expériences faites, apprennent par leurs échecs comme par leurs succès, confrontent leurs résultats, améliorent leurs méthodes et apportent, sans se lasser, leur aide à ceux qui tentent de se libérer de l'emprise des drogues. Des organisations solidaires dont les membres sont parvenus à s'affranchir de certaines substances, comme « Les alcooliques anonymes », viennent elles aussi soutenir et encourager ceux qui en dépendent, et considèrent que leur action doit être un travail continu. Les familles, les amis des utilisateurs de drogues cherchent souvent, sans

« Le rôle des éducateurs, des enseignants, des parents, des animateurs de groupes de jeunes, constructeur par excellence, est d'aider les jeunes et les moins jeunes à se former, à développer leurs ressources intellectuelles, affectives et morales, à apprendre à apprendre et à apprendre à être. »

trêve, une issue, croyant parfois à la solution miracle, et leur tâche est lourde.

Dans cette action d'ensemble, les éducateurs, les enseignants, les parents, les animateurs de groupes de jeunes ne restent pas inactifs. De tous côtés, on fait appel à eux : les thérapeutes, les agents de la répression aussi bien que les autorités, car on voit l'importance de leur action préventive. Leur rôle, constructeur par excellence, est, en effet, d'aider les jeunes et les moins jeunes à se former, à développer leurs ressources intellectuelles, affectives et mora-

les, à apprendre à apprendre et à apprendre à être.

Les uns, les éducateurs de profession, ont été formés à cet effet — ils connaissent la pédagogie, la psychologie et les techniques. Les autres, les membres de la famille, n'ont pas bénéficié, généralement, d'une initiation : c'est sur leur expérience personnelle, leur amour, leurs principes moraux ou religieux qu'ils s'appuient dans la tâche, quotidienne, d'élever les plus jeunes, qu'ils soient ou non leurs enfants, pour une vie qu'ils espèrent souvent meilleure que la leur.

Les efforts accomplis notamment par l'Unesco pour faire participer tous ces éducateurs, au sens large du terme, à ce qu'on a appelé l'éducation préventive, portent déjà leurs fruits. Ceux qui agissent comme éducateurs ont pris conscience du rôle qu'ils pouvaient jouer et n'ont marchandé ni leur aide ni leur bonne volonté. Pour la plupart, ils ont répondu « Présents » tout en demandant souvent : « Comment agir ? ».

L'une des premières tâches a consisté à leur montrer tout ce qui, dans ce qu'ils faisaient déjà, constitue une prévention : formation du caractère, jugement critique, prise de décision, adhésion à des principes de vie, compréhension des mécanismes psychologiques, et, bien entendu, connaissance de la nature et des effets de certaines substances dont l'étude figure déjà dans certains programmes scolaires ou dont l'usage fait partie de l'expérience domestique.

Il a fallu aussi, point essentiel, démythifier l'idée de « drogue », conçue comme une substance magique et maléfique, à l'action incompréhensible, et totalement étrangère, en général, à leur expérience. Beaucoup de parents et d'éducateurs ont mieux compris les problèmes après s'être livré à une réflexion honnête et franche sur l'usage des drogues, tout à fait licites, qu'ils consommaient ou voyaient consommer autour d'eux : que recherchent ceux qui fument, boivent, prennent des médicaments calmants, euphorisants, stimulants ou tranquillisants ? Veulent-ils y puiser oubli, calme, énergie, détente, plaisir ? Et qui n'a vu ce qu'est la dépendance en assistant aux efforts menés pour cesser de fumer, pour arrêter de boire, ou en voyant l'angoisse de la personne privée de son somnifère ou de son tranquillisant habituel ?

Les éducateurs ont ainsi pris conscience de ce qu'ils savaient déjà et ont pu définir ce qu'ils voulaient connaître, ambition bien éloignée d'une connaissance encyclopédique des innombrables drogues qui existent (pour guérir les maladies, on en fabrique de nouvelles chaque jour et elles ont toutes un potentiel bénéfique et un potentiel dangereux). Certes, ils voulaient savoir clairement ce que sont les substances utilisées dans leurs pays, leurs milieux respectifs, produits que certains groupes ou les plus jeunes générations connaissent mieux qu'eux par expérience, si partielle et partielle que soit cette « science ».

Parents et enseignants ont aussi voulu savoir comment agir à temps, pour éviter qu'il ne soit « trop tard ». Ils ont réclamé qu'on leur indique les signes, les indices d'une consommation de drogues et ils n'ont pas tardé à comprendre que le plus impor-

tant consiste à être attentif aux difficultés que semblent éprouver certains jeunes ou moins jeunes de leur entourage ou de leur école. Ils ont alors souhaité qu'on les aide à établir des relations avec ceux que guette la détresse, à jeter des ponts avec ceux qui risquent de recourir aux drogues (ou à d'autres expédients).

On a proposé aux éducateurs des techniques de dialogue et ils en ont développé d'autres à leur tour. Dans leurs recherches, certains ont découvert l'importance des méthodes d'éducation active, la participation des élèves, les pédagogies de la découverte. L'ensemble de leur enseignement en a bénéficié. Cet effort des éducateurs pour affronter un problème actuel les a impliqués dans l'action, les arrachant parfois à une attitude plus théorique.

Mais le travail qu'ils ont accompli n'a pas toujours été couronné de succès. Les méthodes, parfois importées d'autres cultures ou empruntées à d'autres contextes, n'ont pas toujours été efficaces. Dans certains cas, on a escompté des résultats rapides et aisément mesurables. On a ainsi fait des « évaluations » sans tenir compte des buts qui étaient proposés et qu'il était possible d'atteindre avec les moyens disponibles. Les autorités, parfois, et, très souvent, les bailleurs de fonds, après avoir accepté de financer des expériences d'éducation préventive, ont exigé que soient obtenus des résultats spectaculaires et rapides — oubliant que l'éducation d'un être humain prend des années et que c'est un être libre — et tenté d'appliquer à la prévention des critères stricts de coût-bénéfice.

Loin de se décourager, les parents et les éducateurs ont poursuivi leur œuvre. Ils se sont groupés, ils ont partagé leurs découvertes, leurs expériences, leurs déceptions et leurs succès. Ils ont échangé leurs idées — et le rôle d'une organisation internationale comme l'Unesco a été inestimable dans ce sens. Ce rôle se poursuit et se développe. Dans toutes les régions du monde, dans des situations où l'usage qui est fait des drogues varie considérablement, on voit surgir un nombre croissant d'initiatives pour une éducation préventive. L'expérience et l'innovation se complètent pour construire la prévention : on ne prétend jamais arriver à une solution définitive, mais on résout avec patience les problèmes au fur et à mesure qu'ils se posent.

On peut compter sur les éducateurs, les familles, les amateurs pour poursuivre cette tâche. Ils ne renonceront pas à leur entreprise de prévention puisqu'en définitive ce qui les pousse à agir, c'est l'amour de ceux qui leur sont confiés et que par l'éducation ils veulent aider à « apprendre à vivre ».

NICOLE FRIDERICH travaille comme consultante dans le domaine de l'éducation préventive au Siège de l'Unesco et dans divers pays. Au cours d'une longue carrière à l'Organisation, elle a été notamment chargée du Programme d'égalité d'accès des femmes à l'éducation pendant une dizaine d'années, puis chef de la Section d'éducation concernant les problèmes liés à l'usage des drogues (1972-1983). Elle a participé comme coauteur au livre *L'éducation et les drogues : prévenir que l'Unesco vient de publier*.

L'Unesco et

Drogue : « substance qui, introduite dans l'organisme vivant, modifie une ou plusieurs de ses fonctions ». L'Unesco a fait sienne cette définition de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) qui ne désigne pas ceux qui sont sous sa dépendance comme des « anormaux » ou des « criminels » et a l'avantage de s'appliquer aussi bien aux substances « licites » (tabac, médicaments, boissons alcooliques) qu'à celles qui ne le sont pas (héroïne ou LSD par exemple).

L'Unesco a commencé à s'occuper des problèmes liés à l'abus des drogues en 1970, en réponse à un appel de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies. Compte tenu des missions de l'Unesco, on décida que ce serait dans les domaines de l'éducation, des sciences sociales et humaines et de la communication que son action serait le plus utile. Quant au financement, allant pour l'essentiel aux projets opérationnels, il était confié au FNULAD, le Fonds des Nations Unies pour la lutte contre l'abus des drogues.

Conçus au début des années 70 pour les pays industrialisés, les programmes concernant les drogues ont été élargis dès 1975, à la demande des pays en développement, atteints à leur tour par l'extension de l'usage des drogues (licites ou illicites), pour intensifier notamment l'« éducation pour la prévention de l'abus des drogues ».

Dès 1972, l'Unesco fixa ses principes d'action :

- on s'intéresserait aux drogues socialement admises (comme le tabac ou les médicaments courants) autant qu'à celles dont la loi prohibe l'usage;
- on éviterait d'identifier problèmes de drogues et problèmes des jeunes — entre autres raisons parce que les adultes abusent notamment des drogues « licites » et que les producteurs de drogues, « licites » ou « illicites », sont en général des adultes;
- on distinguerait avec soin formation éducative et information pure et simple.

L'action de l'Unesco s'est vite étendue aux diverses régions du monde. Dans plusieurs



les drogues

pays d'Asie, ses programmes d'éducation et de prévention sont venus s'intégrer à des campagnes menées par d'autres institutions des Nations Unies, par exemple les programmes lancés pour essayer de remplacer la culture du pavot à opium par d'autres activités. En Amérique latine et dans les Caraïbes, où certains pays produisent coca et cannabis, l'action devrait s'orienter surtout vers la prévention. En Afrique, où jusqu'au milieu des années 70, les problèmes liés à l'abus des drogues ne se posaient pas, de larges secteurs de la population se sont trouvés exposés à l'influence croissante des drogues. En 1976, six pays d'Afrique se sont réunis à Lomé (Togo) sous l'égide de l'Unesco, pour recourir aux méthodes d'éducation préventive, et, un peu plus tard, douze pays ont constitué des groupes de travail et deux cours de méthodologie ont été organisés, au Gabon en 1981, au Kenya en 1983.

Parmi les actions en cours, il faut signaler notamment :

- le lancement de deux projets pilotes au Sénégal et au Ghana : la première étape a commencé avec une enquête destinée à mesurer l'ampleur de l'usage des drogues dans les milieux de l'éducation scolaire et extra-scolaire;
- une nouvelle réimpression en français du livre *La drogue démythifiée* du D^r Helen Nowlis et la publication, à l'occasion de la Conférence internationale sur l'abus et le trafic illicite des drogues (à Vienne en juin 1987), d'un autre livre intitulé *L'éducation et les drogues : prévenir* ;
- la réalisation d'un montage audiovisuel *Les jeunes et les drogues* destiné à tous ceux qui ont une fonction pédagogique auprès des jeunes;
- l'analyse des messages audiovisuels et la mesure de leur impact dans les campagnes de prévention;
- la poursuite de la coopération avec les organisations non gouvernementales, en particulier avec une soixantaine d'organisations internationales de jeunesse.



“La part maudite”



par Jean Baudrillard

LES drogues en général ne font plus partie de la circulation et des rituels symboliques des sociétés des pays industrialisés : celles-ci se sont vouées à des fins ultérieures, transcendantes, toujours futures, qui supposent un sacrifice calculé de temps et d'énergie, alors que l'usage des drogues suppose toujours l'immédiateté d'un processus mental et une sorte d'utopie réalisée. Tous les courants (religieux aussi) qui ont prôné la réalisation immédiate de l'utopie ont été déclarés hérétiques et condamnés en tant que tels au cours des âges.

Dans la vision que nous avons des drogues modernes, il reste de cette condamnation ancestrale en même temps que de la puissance occulte qu'elles tiennent de leurs anciennes vertus symboliques. Autant dire qu'elles fascinent autant qu'elles répugnent, ou effraient les esprits, que leur ambivalence est virtuellement définitive, insoluble du point de vue de la raison occidentale, et qu'en même temps que les corps et les cerveaux, elles « stupéfient » le jugement qu'on porte sur elles.

On les a longtemps tenues, et on les tient encore, dans l'analyse courante, pour « anomiques », au sens que donnait Durkheim à ce terme¹. Anomiques comme un certain type de suicide qui caractérise justement les ensembles sociaux des pays industrialisés. Formes résiduelles, marginales, transgressives, qui échappent à la loi, à l'organisation générale, au système de valeurs organiques du groupe. Des marges, mais qui ne remettent pas en cause le principe de la loi et de la valeur, et que celles-ci peuvent éventuellement intégrer dans leur évolution.

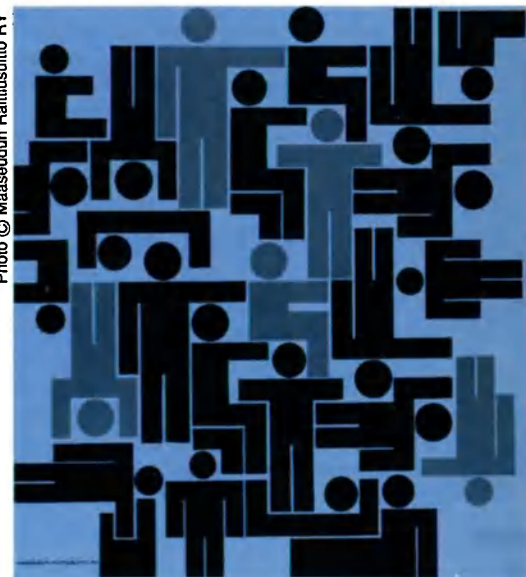
Tout autre me semble le statut actuel des drogues, en liaison avec d'autres phénomènes spécifiquement contemporains, et que j'appellerai non pas anomiques, mais *anomaliques*.

L'anomalique, ce n'est plus ce qui est en marge, en déséquilibre, en déficit organique d'un système, c'est ce qui résulte, en quelque sorte, de l'excès d'organisation, de l'excès d'équilibre, de régulation et de rationalisation d'un système. C'est ce qui vient, comme de l'extérieur, contredire le fonctionnement sans raison apparente, en fait c'est ce qui vient de la logique même du système, de l'excès de logique et de rationalité d'un système — les sociétés des pays industrialisés en l'occurrence — qui, parvenu à un certain seuil de saturation, secrète ses anticorps, sa pathologie interne, ses dysfonctionnements étranges, ses accidents imprévisibles et insolubles, ses *anomalies*.

Dans ces systèmes, cela ne vient plus d'une incapacité de la société à intégrer ses marges, bien au contraire cela vient d'une surcapacité d'intégration et de normalisation. C'est alors que des sociétés toutes-puissantes en apparence se déstabilisent de l'intérieur — et ceci implique une conséquence grave, car plus le système va vouloir s'organiser pour liquider les anomalies, plus

Affiche finlandaise prônant « De bonnes relations humaines sans la drogue ».

Photo © Maaseudun Raifiisuuto ry



1. La notion d'anomie, forgée par le sociologue français Emile Durkheim (1858-1917), désigne la crise que traverse une société ou un groupe social lorsque ses membres se trouvent privés des normes qui organisent leur conduite et des idéaux qui légitiment leurs aspirations. (N.D.L.R.)



« La drogue, toutes les drogues, dures ou douces, y compris le tabac, l'alcool et toutes les variantes contemporaines, sont des conduites d'exorcisme : elles exorcisent la réalité, l'ordre social, l'indifférence des choses. »

il entrera dans la logique de la surorganisation et plus il alimentera la croissance excentrique de ces anomalies.

Il faut se défaire d'une vision naïvement rationaliste (pédagogique et thérapeutique) de ces systèmes (pas seulement sociaux : cybernétiques et informatiques aussi) : jadis, les marges anomiques étaient l'occasion pour le système de rationaliser davantage, aujourd'hui c'est la surrationalisation du système qui provoque et renforce les accidents anomaux.

Il faut tenir compte de cette logique « perverse » et distinguer un usage des drogues lié à un développement social et économique insuffisant (ce qu'il est encore souvent dans les pays en développement ou, pour l'alcool, dans les classes défavorisées) d'un usage lié au contraire à la saturation de l'univers de la consommation, comme il a commencé d'apparaître dans les années 60 dans les pays industrialisés, à la fois comme apogée et comme parodie de cette même consommation, comme anomalie contestataire d'un monde dont il fallait s'échapper parce qu'il était *trop plein* et non parce qu'il aurait manqué de quelque chose. C'est là peut-être une leçon pour les sociétés en développement, encore ambivalentes dans leur organisation.

Nous avons donc affaire, dans ces pays, à un usage qu'on pourrait dire du « deuxième type », qu'il ne faut pas confondre avec l'autre, car, certainement; ni les limites, ni les caractéristiques, ni, évidemment, la prévention n'en seront les mêmes. Il faut, en particulier, envisager le problème des drogues à partir de là, en liaison avec tous ces

processus de « deuxième type » qui lui sont contemporains et qui relèvent de la même logique anomaux. Il faut prendre en compte des formes de violence de « deuxième type », celles qui ne relèvent pas de la délinquance ou de l'agression au premier degré, mais de l'abréaction à l'excès de tolérance des sociétés industrialisées, à leur surprotection du corps social. Le terrorisme est certainement de cet ordre-là. Il répond quelque part à la toute-puissance des Etats modernes, qui le sécrètent non plus comme violence historique, mais comme violence anomaux qu'en outre ils ne peuvent pas juguler, sauf à se constituer en Etats plus puissants encore, plus contrôlés, plus dissuasifs, et relancer par là la spirale.

Il faut prendre en compte des types de pathologies de « deuxième type », telles le sida et le cancer, qui ne sont plus des maladies traditionnelles dues à la déficience organique des corps exposés à une attaque extérieure, mais résultent plutôt d'une déstabilisation des corps surprotégés (toutes les prothèses hygiéniques, chimiques, médicales, sociales, psychologiques) et qui, de ce fait, perdent leur puissance immunitaire et deviennent la proie de n'importe quel virus. Et de même qu'il n'y a pas apparemment de solution « politique » au problème du terrorisme, de même il ne semble pas y avoir pour l'instant de solution biomédicale au problème du sida et du cancer — et pour la même raison. C'est que ce sont des épisodes anomaux, qui contredisent justement, avec une violence sauvage, réactionnelle, le surencadrement politique ou biologique du corps social ou du corps tout court.

On voit resurgir là une « part maudite ». Et l'usage des drogues, leur abus fait certainement partie des mêmes symptômes. On peut réprouver l'existence de cette part maudite et les comportements qui s'y ratta-

chent, on ne peut nier qu'ils démontrent la nécessité du symbolique. On peut montrer, Georges Bataille l'a fait, comment la plupart des sociétés fonctionnent à partir d'elle, selon un processus plus ou moins explicite.

Ce dont on peut être sûr, c'est qu'il y a le plus grand risque pour une société à vouloir extirper radicalement cette part maudite, dans tous les domaines, et en expurger définitivement le corps social. Or, cette volonté existe, elle fait même partie de la paranoïa rationaliste des systèmes sociaux des pays industrialisés. Il faut, certes, soupeser le déficit grave que l'on encourt à cause d'elle, mais il faut soupeser aussi le déficit qui résulterait de sa liquidation. C'est ainsi qu'on engendre des cancers ou des virus beaucoup plus malins et qui n'ont même plus pour eux le charme de la malédiction.

Toute l'ambiguïté et le paradoxe de la drogue est là : en lui-même, son usage, dans certains pays, relève de la perte collective des défenses immunitaires ou de la perte individuelle des défenses symboliques — c'est alors que certaines sociétés deviennent vulnérables au terrorisme, à la drogue, à la violence (mais aussi à la dépression, au fascisme). Et on voit bien que la seule solution serait dans la restauration de ces immunités et de ces défenses symboliques. Mais nous savons aussi, nous autres Occidentaux, que nous sommes dans un système qui tend, au nom même de la science et du progrès, à détruire toutes les immunités naturelles et à y substituer des systèmes d'immunité artificielle — des prothèses.

Comment espérer d'un tel système qu'il n'aille pas toujours plus loin dans le même sens ? Et, du coup, on peut entrevoir l'usage des drogues sous un autre aspect, exactement inverse : tout en participant du syndrome immuno-déficitaire, il constitue lui-même une défense. Il y en a sans doute de meilleures, mais il n'est pas impossible

de penser (puisqu'il faut bien répondre à une réalité aussi insoluble par des hypothèses paradoxales) que cet usage et cet abus constituent une réaction vitale, symbolique, quoiqu'apparemment désespérée et suicidaire, contre quelque chose de pire encore.

Sans donner du tout dans l'idéologie euphorisante, dans la prosopopée occidentale des années 60 et 70 sur « l'élargissement du champ de conscience », on peut penser, beaucoup plus prosaïquement, qu'il y a là non seulement une fuite devant l'abrutissement objectif que peut constituer la vie dans certaines sociétés, mais une esquivance collective, un réflexe communautaire de fuite devant la normalisation, la rationalisation, la programmation universelles, qui sont sans doute à long terme un danger plus grave encore pour la société et pour l'espèce. On sait que c'est par la névrose que l'homme se protège efficacement de la folie, de même ce n'est pas par le bien absolu, mais par le mal relatif qu'on peut se défendre contre le mal absolu. L'Église a bien su gérer ses hérésies de la même façon, comme des aberrations (de son point de vue) nécessaires, comme des germes néfastes (mais des germes quand même) ; — une Église qui ne suscite plus d'hérésies ou qui les a toutes liquidées dépérit à mesure, tout comme un corps qui ne produit plus de germes, y compris ceux qui travaillent à le détruire, est un corps mort.

Cela dit, l'usage des drogues dans les pays industrialisés n'est plus dans sa phase intensive, celle où il se soutenait d'un discours euphorisant ou héroïsant, subversif ou suicidaire, il est dans sa phase extensive où, s'il gagne en surface, il perd par là même de sa virulence sociale. Ce n'est plus une anomie plus ou moins subversive, c'est une anomalie qui s'institutionnalise.

Comment doit-on considérer cette banalisation ? Doit-on s'insurger contre elle de plus belle ? Un nouveau discours dur anti-drogues (alors qu'il n'y a plus de discours de la drogue) peut apparaître comme problématique. Dans ce fragile équilibre ou déséquilibre immunitaire du corps social ou du corps individuel, où la drogue joue un rôle ambigu, ce discours introduit un élément moralisateur rigide, une rigidité de la loi et de l'anomie qui n'est plus de mise dans la gestion délicate des anomalies (il est de plus lui-même hautement ambigu puisqu'il recouvre souvent des stratégies politiques pour lesquelles la drogue, comme n'importe quelle délinquance, redevient un alibi facile).

Il faut convenir que le problème de l'usage des drogues doit être traité *délicatement* et (puisque c'est un problème ambigu) avec des stratégies elles-mêmes ambiguës. La meilleure prévention reste l'introduction du symbolique dans le social, stratégie problématique puisqu'il faut aller en sens contraire du courant d'hyperrationalisation et de programmation sociale. Ce n'est pas

déchoir que de ne pas avoir de solution toute faite, et il faut éviter par dessus tout les stratégies claires, unilatérales, de dénonciation, par où un type de société se conforte dans son pharisaïsme. L'usage des drogues est une question et il ne faut pas avoir de réponse toute prête. Pas plus que sur la distinction entre l'usage et l'abus : nul ne saurait en fixer les limites versatiles.

La drogue, toutes les drogues, dures ou douces, y compris le tabac, l'alcool et toutes les variantes contemporaines, sont des conduites d'exorcisme : elles exorcisent la réalité, l'ordre social, l'indifférence des choses. Mais il ne faut pas oublier qu'à travers elles, c'est la société elle-même qui exorcise certains pouvoirs oubliés, certai-

nes pulsions, certaines contradictions internes. Exorciser, c'est produire pour maudire. C'est elle qui produit cet effet pervers et c'est elle qui le condamne. A défaut de pouvoir cesser de le produire (ce qu'on lui souhaite), elle doit cesser au moins de le maudire. ■

JEAN BAUDRILLARD, sociologue français, est professeur de sociologie à l'Université de Paris X-Nanterre et directeur scientifique de l'Institut de recherche et d'information socio-économique (I.R.I.S.) à Paris IX-Dauphine. Parmi ses œuvres, citons *Le système des objets* (1968), *De la séduction* (1982), *La gauche divine* (1985) et *Amérique* (1986).

Photo Nancy Socaras/Unesco



Lutter contre la toxicomanie, c'est avant tout la prévenir, en protégeant les jeunes générations, car elles « tiennent l'avenir dans leurs mains », comme le proclame le « tee-shirt » de cette jeune fille.

Non à la culture de la drogue

par Giuseppe di Gennaro

LA progression de la toxicomanie chez les jeunes pose des problèmes nouveaux et délicats aux éducateurs qui doivent apprendre à connaître la nature et la portée véritables de cette réalité et les garder présentes à l'esprit dans l'exercice de leurs fonctions.

L'usage non médical des drogues, même s'il a été pratiqué de tout temps, s'est manifesté jusqu'ici, en effet, sous des formes qui ont peu de rapport avec le phénomène actuel de la toxicomanie des jeunes.

Comme le montrent l'histoire et l'anthropologie, la consommation de drogues, dans les sociétés de jadis, était, presque toujours, le fait des adultes ; les adolescents, en tout cas, n'y prenaient jamais part. Elle avait des fins mystiques, religieuses ou rituelles, un caractère sporadique et se limitait à certains groupes et à certaines circonstances. Sa caractéristique première, dans ses buts comme dans ses moyens, était l'absence de toxicomanie.

Par la suite, avec l'apparition de la morphine, de l'héroïne et de la cocaïne, on constate des cas d'accoutumance, mais jusqu'au milieu des années soixante, le nombre des sujets touchés — des adultes — est resté si faible que le phénomène ne prit jamais une dimension sociale et même passa dans l'ensemble inaperçu.

Ce n'est qu'après le milieu des années soixante, sous l'effet de vagues épidémiques incontrôlables, d'ampleur bientôt transcontinentale, que l'abus des drogues a commencé à toucher les jeunes et les très jeunes, pour devenir un fléau mondial.

L'hypothèse qui veut que le phénomène actuel ne soit rien d'autre que la continuation du passé, est donc erronée et dangereuse. Erronée parce que c'est aujourd'hui seulement que la drogue a pris les dimensions culturelles que nous lui connaissons, amenant tant de personnes à s'y essayer. Dangereuse parce qu'elle affaiblit les défenses de chacun en favorisant le développement d'une attitude faite de passivité et d'acceptation, en même temps qu'elle incite à croire que les dégâts seront limités et que la collectivité pourra continuer d'absorber ce phénomène sans mal, comme elle l'a toujours fait par le passé.

C'est aux éducateurs qu'il incombe aujourd'hui de constater les dommages et

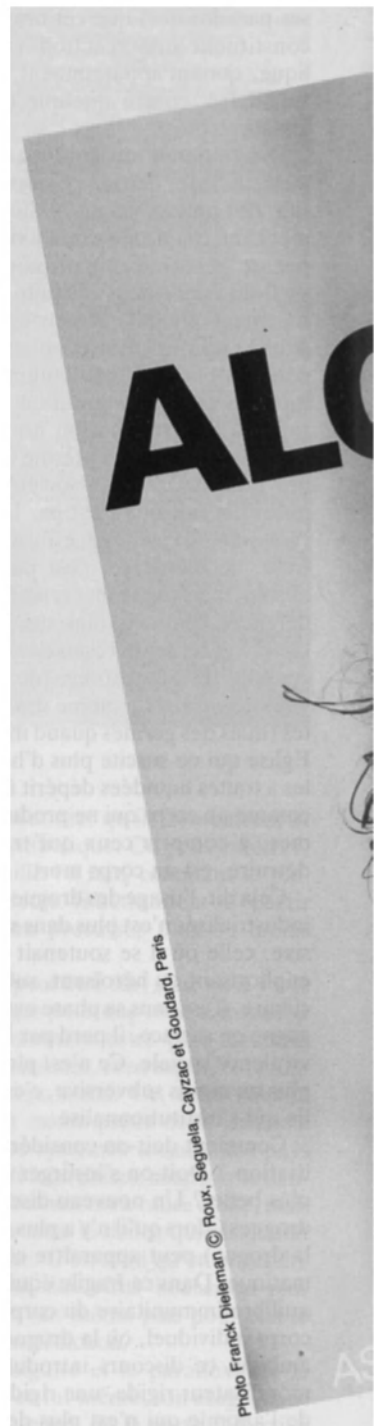
les dangers liés à l'abus des drogues chez les jeunes et les adolescents, d'en prévoir les développements éventuels, d'en comprendre les causes et la dynamique et d'y apporter les remèdes qui s'imposent à l'occasion du processus éducatif. C'est là une tâche des plus ardues comme le montrent la persistance et l'aggravation de la toxicomanie enregistrées au cours des vingt dernières années, malgré la volonté affichée de nombreux éducateurs et l'importance de leurs efforts.

Vaste fut pourtant le débat suscité par cette question. Les écrits qui lui ont été consacrés représentent des bibliothèques entières ; des spécialistes de toutes les disciplines ont apporté leur concours ; aux travaux de recherche ont participé des experts et des organismes tous plus qualifiés les uns que les autres ; les colloques n'ont cessé de succéder aux congrès, au niveau local aussi bien qu'international — mais sans que l'on ait pour autant l'impression de voir se dégager, clairement et sans ambiguïté, des directives pour assurer une défense pédagogique sûre autant qu'efficace.

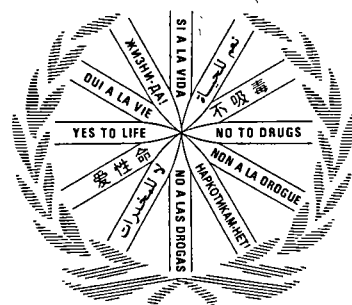
Il convient donc d'œuvrer pour mieux comprendre ce phénomène et y répondre de façon plus adéquate. Le présent texte a pour ambition d'amener à réfléchir sur certaines idées reçues, fort répandues, dans l'espoir qu'on les remette en question. On peut craindre, en effet, qu'elles ne finissent par être considérées comme des vérités absolues — ce qu'elles ne sont nullement — et, du coup, qu'on ne s'appuie, bien à tort, sur elles pour fonder la théorie et la pratique, présentes et futures, d'une action éducative.

Ces idées reçues présupposent toutes que la toxicomanie des jeunes est imputable à des facteurs liés aux transformations et aux tensions qui caractérisent la dynamique des sociétés contemporaines. En foi de quoi on a analysé et dénoncé des situations censément responsables de l'abus croissant des drogues. Il est impossible d'en faire ici l'inventaire exhaustif, car elles sont trop nombreuses et ce n'est pas dans notre propos qui se veut démonstratif. Nous ne ferons état que des seules affirmations qui ont eu un grand retentissement.

Les premiers arguments sont ceux que l'on peut classer dans la rubrique « révolte



Affiche d'une campagne antidrogue en France, tirée d'un message publicitaire tourné pour la télévision et le cinéma. Ce message, adressé aux jeunes de dix à treize ans, met en valeur le comportement de ceux qui refusent les sollicitations des pourvoyeurs pour les encourager à se détourner de la drogue.



LA DROGUE, ORS PARLONS-EN



SOCIATION POUR LA PRÉVENTION DES COMPORTEMENTS TOXICOMANIAQUES

des jeunes ». D'aucuns ont affirmé que les jeunes, à un moment donné, ont refusé d'être dominés par la culture des adultes, à leurs yeux compromise avec le pouvoir en place et le profit, et qu'ils se sont insurgés contre l'idée d'être exclus de l'édification de la société future où ils allaient devoir vivre. Cette réaction s'est muée en confrontation puis en lutte, en même temps que se généralisait, parallèlement à la colère des jeunes qui a culminé dans les mouvements de 68, un refus des attitudes comme des valeurs du monde des adultes. Bref, l'abus des drogues aurait été un affront et une provocation délibérés des jeunes à l'égard des adultes.

La corrélation entre la toxicomanie croissante et la révolte des jeunes a paru convaincante du fait de la logique apparente des rapports supposés entre les deux phénomènes et, aussi, en raison de leur

apparent synchronisme. La révolte des jeunes s'est épuisée au bout de quelques années et un sentiment diffus de défaite, de résignation et de désengagement social s'est ensuivi. La toxicomanie, elle, continuait de se développer. Les experts ont souligné le sens qu'il fallait donner au détachement et à la fuite de la réalité qui accompagnent l'abus des drogues ; ce faisant, ils ont construit une deuxième hypothèse étiologique sans attacher grande importance au fait qu'elle était en contradiction totale avec la première.

Pendant ce temps, dans certains pays, la société de consommation prenait un tour particulièrement excessif à mesure que progressaient sans cesse les niveaux de vie et, parallèlement, l'emprise de la toxicomanie juvénile s'étendait de plus en plus. A nouveau, certains virent un lien dans la conco-

mitance des deux phénomènes : ainsi naquit la théorie factorielle selon laquelle la toxicomanie serait imputable à l'aisance et au luxe. Ce n'est que plus tard que le sous-développement, la misère et la drogue se sont conjugués pour imposer la recherche de nouvelles causes.

Les théories factorielles, depuis, continuent de voir le jour avec des affirmations qui, par leur caractère d'extrême généralité, se révèlent irréfutables dans la mesure même où elles échappent à toute vérification empirique. C'est notamment le cas de celle qui veut que la toxicomanie soit fille de la décadence des valeurs traditionnelles.

D'autres théories, fondées sur la concomitance de l'extension de la toxicomanie, d'une part, et de l'apparition de tendances sociales nouvelles, de l'autre, ont été réfutées par l'observation quand on s'est aperçu



Photo Soichi Sunami © Musée d'art moderne, New York

Certains ont cru pouvoir attribuer la progression de la toxicomanie à l'effondrement des liens familiaux traditionnels. Aujourd'hui, cette théorie est contestée, car on a observé que la vague de toxicomanie des jeunes avait atteint des milieux où les structures familiales sont stables. Ci-dessus, le célèbre Family Group (Groupe familial, 1945-1949) du sculpteur anglais Henry Moore, conservé au Musée d'art moderne de New York.

que les mêmes contextes sociaux ne produisaient pas toujours les mêmes manifestations. Parmi ces théories, l'une des plus importantes nous semble être celle qui attribue la progression de la toxicomanie à l'effondrement des liens familiaux traditionnels. Elle est apparue, indiscutablement, dans les pays industrialisés très avancés où la famille a subi le contrecoup des exigences nouvelles imposées par l'organisation et les tensions des sociétés industrielles.

Ainsi en est-on venu à désigner du doigt les coupables de tous ces drames : à savoir les familles et, plus précisément, les parents. Aujourd'hui, nombreux sont ceux

qui expriment des doutes sur cette culpabilité après avoir observé des situations où la vague épidémique qu'est la toxicomanie des jeunes s'étend dans un milieu d'immobilité socio-économique et de stabilité des structures familiales.

Rappelons, enfin, pour conclure cet inventaire éloquent, le couple chômage-drogue : cet argument a été ruiné par la progression de la toxicomanie chez les travailleurs.

Assez logiquement, à chaque fois qu'une de ces théories étiologiques était avancée, les services de prévention et de traitement des toxicomanes voyaient leur action réorientée, pour mieux s'attaquer aux causes présumées du phénomène. Nous avons vu ainsi se succéder depuis une vingtaine d'années, à une cadence rapide, diverses applications et stratégies d'intervention qui visaient toutes à lutter contre des « causes » différentes. L'éducation, dont chacun reconnaît qu'elle est un instrument essentiel de la lutte contre la toxicomanie, surtout pour la prévention, s'est trouvée ainsi désorientée et au cœur d'une polémique âpre, incessante, qu'alimentait l'alternance des « crédos » étiologiques.

Les auteurs de ces diverses théories ont dénoncé l'incapacité de la famille et de l'école à s'acquitter de leurs tâches éducatives respectives ; ils ont réclamé des interventions qui s'attaquent aux causes qu'ils avaient découvertes ou qui, du moins, aillent dans le sens de leurs théorisations.

Les remarques suivantes concernent ces deux grands systèmes d'éducation — la famille et l'école — en accusation : notre propos est d'aider ceux-ci à dépasser la désorientation qu'ils connaissent et à s'acquitter comme il convient de la tâche difficile qui est la leur, dans le respect des responsabilités et des méthodes propres à chacun.

Si les deux formes d'éducation, familiale et scolaire, ont beaucoup de points en commun quant à la dynamique et à la finalité, elles présentent aussi des différences importantes.

Par éducation familiale, on entend le processus naturel qui permet aux parents et autres membres du noyau familial de transmettre aux plus jeunes une série de messages de façon verbale, gestuelle ou comportementale. Ces messages indiquent, plus ou moins directement, ce qui « doit être », bref, les orientations de vie et les comportements que l'on attend des jeunes.

L'éducation scolaire, en revanche, est un processus institutionnel, conçu pour intégrer le processus précédent. Des professionnels y transmettent des messages qui visent à informer les élèves et à influencer sur leurs comportements par l'intériorisation des valeurs et des idéaux.

Dans l'éducation familiale, l'essentiel du processus est inconscient et le mécanisme de réception-transmission du message se caractérise par le fait que l'élément émotionnel-affectif y prévaut d'ordinaire sur l'élément intellectuel-cognitif. L'éducation scolaire, elle, se déroule sur un plan conscient, même si l'élément émotionnel-affectif peut y jouer un rôle important.

Ces deux processus éducatifs, si différents soient-ils, ont un point commun : ils

entrent en interaction avec un faisceau d'influences venant des milieux de vie des sujets à éduquer. D'où cette conséquence évidente : l'effet sur les jeunes de processus éducatifs identiques variera en fonction d'influences extérieures à ceux-ci.

Ainsi, à certains stades de l'adolescence, comme on le sait, l'influence des camarades, des « pairs », peut avoir une très grande importance. Or, si cette influence canalise les valeurs d'une culture étrangère et hostile, elle appuiera et renforcera chez le jeune les conduites d'opposition et de conflit avec l'autorité des parents et des maîtres ainsi que le refus de la culture diffusée par la famille et l'école. Au lieu d'être un moment de maturation, le stade où l'adolescent affirme son identité et cherche à s'affranchir de l'autorité parentale, peut au contraire devenir une brèche par où s'engouffrent les messages diffusés par des sources culturelles étrangères ou hostiles. La personnalité du jeune se transforme alors en un champ de bataille où les influences les plus fortes sont celles qui ont le plus de chance de l'emporter.

Comment les « pairs » parviennent-ils à diffuser les messages de la culture de la drogue alors que les familles, dans leur forte majorité, tout comme l'école, participent d'une culture différente ? Pour répondre, il faut comprendre d'où vient et de quoi se nourrit la culture de la drogue.

Estimer que ce sont les jeunes qui créent la culture de la drogue, en mettant à profit les faiblesses de l'éducation familiale et scolaire est un jugement hâtif et sommaire. Nous disposons désormais de données sûres, tangibles, qui prouvent que la culture de la drogue est l'effet d'une manipulation efficace opérée par les nombreuses personnes qui militent au service des maîtres du

La prévention de l'abus des drogues, licites ou illicites, par l'éducation est au cœur de l'action que mène l'Unesco contre la toxicomanie. Ci-dessous à Singapour, des écoliers examinent le poumon malade d'un fumeur décédé.



Photo OMS/Ministère de la santé de Singapour



Illustrations © Edition Sindbad, Paris

trafic des stupéfiants. Ces puissants personnages disposent des ressources financières les plus importantes et des organisations les plus efficaces et les plus étendues. De même que les grands centres de la mode et les producteurs d'autres biens de consommation créent et imposent une culture qui mène inéluctablement à l'acquisition de ces biens, de même les gestionnaires du grand marché de la drogue créent et imposent une culture qui pousse à l'abus des drogues et au développement de la toxicomanie. Sur ce marché, le jeune ne joue pas le rôle d'agent, mais celui de client conditionné.

Si cette analyse est vraie, il est injuste et trompeur d'accuser la famille et l'école, tout comme il est vain de chercher des facteurs étiologiques du côté des tensions ou des phénomènes sociaux. La toxicomanie est née de la culture de la drogue, laquelle est créée par les trafiquants et par leurs troupes de propagandistes.

La famille et l'école doivent en prendre acte ; elles doivent se débarrasser du sentiment de culpabilité qui les accable ; elles doivent comprendre que dans cette situation, il ne suffit plus, pour protéger les jeunes, d'assumer un rôle de producteurs et de transmetteurs d'influences traditionnelles positives.

On ne pourra vaincre l'abus des drogues tant que l'on n'aura pas mis fin à la culture de la drogue, ce qui signifie qu'il va falloir lutter sérieusement contre la production et le trafic illicites et contre la criminalité organisée à laquelle ces forfaits profitent.

Certes, la famille et l'école ont un rôle à jouer, mais leurs efforts seront insuffisants ou vains si les institutions de l'Etat et les ressources de la collectivité ne s'engagent pas à fond pour mettre en déroute les responsables de ce fléau. ■

La consommation de drogues n'est pas un phénomène récent. Et de tout temps, leur abus a été combattu : ainsi, dans un épisode du Roman de Baïbars, l'un des principaux cycles narratifs populaires arabes, Baïbars, un sultan mamelouk qui régna sur Le Caire et Damas au 13^e siècle, s'attaque à la corruption, aux malfrats, aux proxénètes et aux fumeurs de haschich des bas-fonds du Caire. Le manuscrit de cette œuvre monumentale de 36 000 pages a commencé d'être publié en 1985, en traduction française, aux éditions Sindbad (Paris). Ci-dessus et ci-dessous, détails d'images anciennes consacrées à Baïbars ornant la couverture des volumes de la série.



GIUSEPPE DI GENNARO, juriste italien, est le directeur exécutif du Fonds des Nations Unies pour la lutte contre l'abus des drogues (FNU-LAD). Il a auparavant présidé la Commission des stupéfiants de l'ONU et collaboré à maintes reprises avec cette Organisation en qualité de consultant. Dans son pays, il a servi dans la magistrature et exercé d'importantes responsabilités au sein du ministère de la Justice. Il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages juridiques, concernant notamment le trafic des drogues, la toxicomanie et la criminalité.

En attendant Robot

L'EPOQUE où le pessimiste pouvait dire des ordinateurs qu'ils étaient des « idiots ultra-rapides », sous prétexte que leur rapidité de calcul ne s'accompagnait d'aucune faculté de raisonnement, sera peut-être bientôt révolue. Nous sommes en effet entrés dans l'ère des « machines intelligentes » et de l'« intelligence artificielle », cette discipline qui a su s'arroger un territoire propre et d'une importance incontestée au sein de l'informatique.

Sur le plan théorique, l'intelligence artificielle se définit aujourd'hui comme une discipline étudiant la méthodologie et les techniques qui permettent de concevoir, de construire et d'expérimenter des systèmes matériel-logiciel pouvant fournir des prestations dont l'observateur non averti pourrait croire qu'elles relèvent du domaine exclusif de l'intelligence humaine. Cette discipline se propose en effet de réaliser des systèmes doués de comportement intelligent et capables d'avoir avec le monde qui les entoure des interactions comparables à celles qu'a l'homme.

Sur le plan pratique, les résultats des recherches engagées à ce jour font désormais partie de notre vie quotidienne. L'intelligence artificielle a quitté le monde clos de l'étude et de l'expérimentation. Les systèmes ainsi mis au point servent de consultants et d'experts dans les divers champs du savoir, qu'il s'agisse d'analyse lexicographique, de diagnostic médical ou de génie génétique. Il

existe des robots doués de facultés de perception et de reconnaissance visuelle qui sont capables d'avoir un comportement cohérent en milieu inconnu, ainsi que des terminaux avec lesquels on peut dialoguer en langage courant, par écrit ou par oral (quoiqu'il subsiste à cet égard un certain nombre de contraintes), et des systèmes capables de résoudre des problèmes, de démontrer des théorèmes.

Point de rencontre et de confrontation des expériences pour les spécialistes de cette discipline, la *International Joint Conference on Artificial Intelligence* (IJCAI, Conférence internationale conjointe sur l'intelligence artificielle), se réunit tous les deux ans dans une ville comptant parmi les centres mondiaux de l'intelligence artificielle. La première de ces réunions s'est tenue en 1969 à Washington et les villes qui l'ont accueillie depuis sont Londres, Stanford, Tbilissi, Cambridge, Tokyo, Vancouver, Karlsruhe et Los Angeles. La prochaine réunion se tiendra du 23 au 28 août au *Centro Congresso Mirafiori* de Milan, en hommage au travail réalisé par les Italiens dans ce domaine de la recherche de pointe.

La philosophie de l'IJCAI repose sur la conviction que notre pensée est aujourd'hui parvenue à unifier le concept de culture, dépassant les schémas classiques qui la divisaient en culture scientifique et culture humaniste ; la synthèse entre ces deux formes de pensée semble devoir constituer la caractéristique de la culture contemporaine.

C'est pour cette raison que l'intelligence artificielle se pose comme une matière pluridisciplinaire par excellence, ce que l'on a pu clairement observer lors du colloque préparatoire de la conférence de Milan, qui s'est tenu au Centre de Saint Vincent, en Italie, le 21 février dernier. Dans une allusion à Beckett, cette réunion avait été baptisée « En attendant Robot : l'avenir immédiat de l'intelligence artificielle ». Pour résumer, on peut dire que les débats ont tourné autour de deux interrogations fondamentales, qui sont à la base de toute la problématique de cette discipline : jusqu'à quel point et dans quels délais la robotique sera-t-elle à même de se substituer à l'homme ? L'homme finira-t-il par être égalé, si ce n'est carrément dépassé, par la machine ?

Le Directeur du Centre de recherche et des laboratoires de télécommunication de Turin, l'un des instituts les plus avancés actuellement dans ce domaine, a fait remarquer que l'homme, qui est doté de force musculaire, de facultés sensorielles et d'intelligence, n'a cessé, au cours des siècles, de chercher à étendre ces attributs. La multiplication de sa force musculaire a été le sens de tous les efforts qu'il a déployés depuis l'invention de la roue jusqu'à la maîtrise de l'atome. L'extension de ses facultés sensorielles s'est faite par la mise au point d'instruments toujours plus efficaces ; que l'on songe seulement au microscope électronique, au radiotélescope, à la télévision. Et en ce qui concerne l'intelli-

Quelques mots-clés

L'expression **intelligence artificielle** a été utilisée pour la première fois en 1956 par John McCarthy, un chercheur de l'Université de Stanford, aux Etats-Unis. Cette nouvelle discipline se propose de repousser, dans certains domaines, les frontières actuelles de la science informatique en améliorant et en étendant les capacités des ordinateurs. Son objet n'est pas de « simuler » l'intelligence humaine, mais de devenir son « émule », car rien ne s'oppose a priori à ce qu'on donne à des machines quelques-unes des facultés de l'intellect humain — la résolution de problèmes, par exemple.

Dans le cadre de cette discipline, un **système expert** est un système capable de résoudre automatiquement des problèmes d'un certain type, posés par les usagers du système. Il est le produit de la collaboration de deux concepteurs, l'« ingénieur des connaissances » qui élabore les algorithmes nécessaires à la construction des solutions, ainsi que les structures propres à recevoir l'information de base, et le « spécialiste du problème » qui formule l'ensemble des faits et les règles déductives, ce que l'on appelle la « base de connaissances du système expert ».

Les **ordinateurs de la cinquième génération**, qui font actuellement l'objet d'intenses recherches, permettront l'exploitation à l'échelle industrielle des systèmes experts. Ceux-ci sont directement incorporés à l'architecture des machines, qui fait appel aux techniques les plus avancées de la microélectronique, et notamment aux circuits à très haute densité d'intégration, lesquels présentent sur une seule pastille de silicone un million de transistors.

gence, l'une des premières percées, qui compte parmi les plus importantes à ce jour, a été sans aucun doute la calculatrice électronique, ancêtre de ces appareils si modernes et si complexes qui permettent d'ores et déjà à l'homme de « prolonger » son intelligence par une sorte de « prothèse » qui l'aide à accomplir diverses fonctions intellectuelles.

Il faut néanmoins se garder d'imaginer ces « prothèses intellectuelles » comme une troupe de robots anthropomorphes. Si l'automobile peut être en un sens considérée comme une prothèse, elle ne ressemble pas pour autant à une paire de jambes !

Il n'en demeure pas moins que certains des travaux les plus complexes entrepris à ce jour dans le domaine de l'intelligence artificielle sont ceux qui ont abouti à la mise au point de *connection machines*, dans lesquelles un grand nombre de minuscules calculatrices travaillent de manière non plus séquentielle mais, à l'instar de notre cerveau, sur des informations diverses qui sont traitées en parallèle, les résultats partiels étant mis en rapport les uns avec les autres. C'est cette voie qu'a notamment choisie la Communauté économique européenne avec son projet sur la recherche fondamentale en intelligence adaptative et en neuro-informatique.

Les grandes découvertes scientifiques de notre siècle, comme la fission de l'atome et, plus récemment, le génie génétique, ont mis à la disposition de l'homme des forces incommensurables, dont il peut se servir pour faire le bien ou le mal. Et il en sera de même de l'intelligence artificielle : on pourra en faire un bon ou un mauvais usage. Le fait de disposer d'une grande masse d'informations analysables en quelques fractions de seconde seulement peut être une source de pouvoir, tant économique que politique, et, de ce fait même, une porte ouverte aux abus de toute sorte. Mais cette maîtrise peut aussi procurer des avantages multiples. Dans un avenir proche, des millions d'utilisateurs pourront trouver des occupations professionnelles plus gratifiantes, les niveaux de productivité augmenteront de manière sensible et nombre de tâches se feront moins pénibles.

Bientôt, les progrès de cette science auront des retombées aux effets surprenants et stimulants, comme de permettre aux aveugles de voir. A Rockville, dans le Maryland (Etats-Unis), des scientifiques travaillent dans ce sens : ils cherchent à faire en sorte qu'environ cent mille micro-électrodes associés à des neurones embryonnaires du cortex visuel trouvent de manière autonome les connexions qui s'imposent avec les structures visuelles du cerveau et garantissent ainsi une vision, rudimentaire il est vrai, au moyen d'un

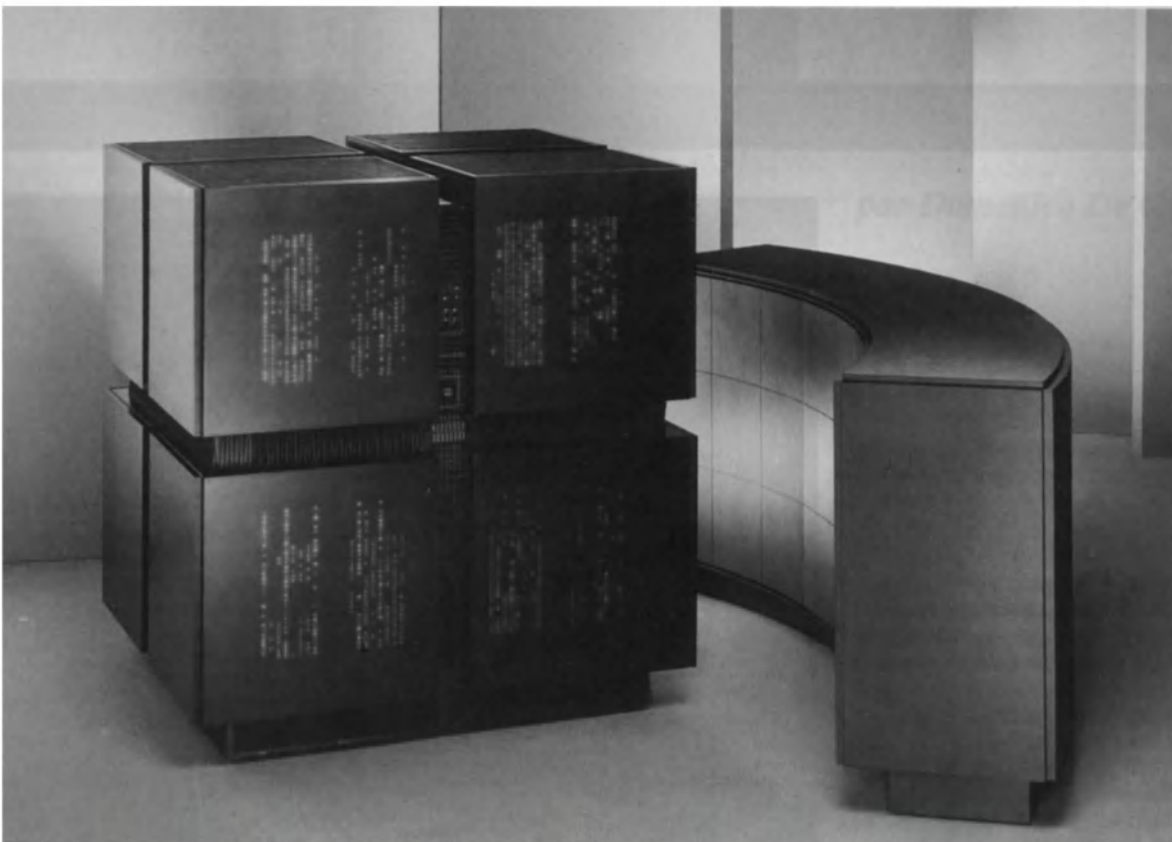
Photo © Philippe Plailly. Sciences et Techniques, Paris



appareil de télévision microscopique serti dans une paire de lunettes, court-circuitant les globes oculaires et les nerfs optiques.

Si les possibilités offertes par l'intelligence artificielle vont ainsi être à l'origine de débouchés professionnels nouveaux et plus satisfaisants, il va sans dire que nous allons devoir affronter et résoudre un certain nombre de problèmes également nouveaux, allant de la refonte de certaines catégories professionnelles à la protection de la vie privée et à la sécurité de l'information. Ces questions auront vraisemblablement des conséquences importantes, notamment sur le plan juridique. ■

DOMENICO DE GREGORIO est un journaliste italien spécialisé dans la communication de masse. Il a enseigné à l'Institut italien de la publicité (Université de Rome) et a consacré de nombreuses études à l'information, dont *Metodologia del Periodismo (Méthodologie du journalisme)* et *L'informazione, teoria ed evoluzione storica (L'information, théorie et évolution historique)*. Il est le coordonnateur de l'édition italienne du *Courrier de l'Unesco*.



par Norihisa Doi,
Koichi Furukawa
et Kazuhiro Fuchi

L'ordinateur qui pense

Engagés dans une entreprise de recherche-développement de longue haleine qui n'a pas son précédent, des Informaticiens de plusieurs pays s'efforcent aujourd'hui de faire de l'intelligence rudimentaire de l'ordinateur actuel quelque chose qui ressemble le plus possible à l'intelligence humaine. Dans leur quête d'une machine qui « pense » comme l'homme, ils se heurtent notamment aux limites techniques des ordinateurs classiques, qui exécutent leurs opérations de façon séquentielle. Pour surmonter cet obstacle, ils ont élaboré des systèmes de « traitement en parallèle » qui traitent un très grand nombre de données simultanément. Dans l'ordinateur ci-dessus, des dizaines de milliers de processeurs participent à l'exécution d'une seule fonction.

A quelques exceptions près, tous les ordinateurs actuels sont des ordinateurs dits de von Neumann, du nom de John von Neumann, l'un des chercheurs dont les travaux ont été à l'origine de l'avènement de ces machines. L'ordinateur de von Neumann se caractérise par le fait qu'il stocke ensemble des données et des programmes (programmes enregistrés) et exécute les programmes séquentiellement (exécution séquentielle d'instructions). Dans l'ordinateur de von Neumann, toute tâche à accomplir doit être définie d'avance sous forme de procédure. Le *programme* exprime les procédures dans un langage intelligible pour la machine. Dans le programme, la procédure est appelée *algorithme*. Ce système se prête parfaitement à la manipulation des nombres et aux opérations de gestion courantes, travail pour lequel la définition préalable des procédures ne pose pas de problème.

Mais la plupart des activités qui font appel à l'intelligence humaine supposent des stratégies qui puissent s'adapter souplesment aux exigences et à la complexité d'une situation particulière. Pour prendre l'exemple du langage, base de l'activité intelligente, le sens d'un mot peut varier en fonction de la situation, dans laquelle ce mot est utilisé. Il varie également selon le contexte de la phrase. Le sens de la phrase dépend lui aussi de l'objet de celle-ci et des circonstances dans lesquelles elle est employée.

Par conséquent, celui qui veut écrire un programme d'analyse du sens d'un mot dans une phrase doit envisager tous les cas dans lesquels ce mot peut s'employer. Or, le nombre de ces cas est prodigieux et, à supposer même qu'on puisse les dénombrer tous, le programme serait impossible à exécuter dans un délai raisonnable. Autrement dit, un tel programme aurait une très faible utilité pratique,

en raison du temps de traitement excessif qu'il exigerait.

Il apparaît donc clairement que les ordinateurs devront être capables de s'adapter intelligemment et soupagement aux applications que leur donnera la société des années 90. Le problème consiste justement à concevoir un ordinateur doté de cette capacité d'adaptation. La recherche sur l'intelligence artificielle offre un premier moyen d'approche de la solution. Mais, du fait des limitations que nous venons d'évoquer, les ordinateurs actuels ne permettent pas l'exploitation pratique des résultats de cette recherche.

Pour simplifier, le but des travaux de recherche sur l'intelligence artificielle est d'arriver à ce que l'ordinateur fonctionne de la même manière que l'intelligence humaine, ou d'une manière analogue.

La voie suivie par cette recherche est double : d'une part, on modélise les mécanismes de l'intelligence humaine ; de l'autre, on tente d'obtenir de l'ordinateur des performances égales à celles de l'intelligence humaine par la mise en œuvre de processus qui ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux de la véritable intelligence humaine, en s'attachant essentiellement aux résultats.

Les principaux sujets de la recherche actuelle dans le domaine de l'intelligence artificielle sont les suivants :

1. La démonstration de théorèmes. Il s'agit de formuler des conclusions à partir d'axiomes et de règles d'inférence. L'ordinateur peut être un auxiliaire dans la démonstration de théorèmes, mais le développement de cette application n'en est pas encore au point où la machine serait capable de démontrer automatiquement des théorèmes que l'homme ne peut pas démontrer.

2. Les jeux. Les études faites visent à mettre au point des méthodes assurant, dans toutes les situations et quelle que soit la stratégie, le choix du meilleur coup pour gagner la partie. Les méthodes de détermination du meilleur coup possible qui ont pu être élaborées ont contribué à la solution de divers problèmes.

3. Les robots. La recherche-développement dans ce domaine porte surtout sur la commande de manipulateurs pour leur faire

effectuer habilement certaines tâches, sur la mise au point de capteurs et sur l'élaboration de langages évolués pour la description de l'environnement de travail et la formulation des instructions.

4. La reconnaissance des images. Le but, en l'occurrence, est de permettre à l'ordinateur de reconnaître des visages, des scènes, des photographies, etc. Plusieurs méthodes d'analyse des images ont été élaborées, et les ordinateurs sont maintenant capables de reconnaître des scènes complexes à condition que la description de l'objet ait été préalablement introduite.

5. La compréhension des langues naturelles et la reconnaissance de la parole. Les recherches faites dans ce domaine ont pour but la découverte de moyens qui permettent à l'ordinateur de comprendre des phrases et un discours en langage naturel — en japonais, en anglais ou en français par exemple. Il existe déjà des systèmes expérimentaux capables de comprendre l'anglais ou le japonais sur des sujets limités. Toutefois, à mesure que le nombre de sujets augmente, celui des mots et des phrases nécessaires croît dans une proportion encore plus grande et exige l'intervention du jugement et de règles de raisonnement, ce qui exige des études beaucoup plus poussées.

6. Le génie cognitif. Les recherches visent ici à engranger des connaissances spécialisées pour pouvoir trouver automatiquement la réponse à un problème donné. Le système utilisé à cette fin est appelé *système expert*. On étudie actuellement les applications de ces systèmes dans les domaines de la médecine, de la construction, de l'entretien et de la réparation des machines, ainsi que de l'enseignement.

Ainsi donc, on s'attache actuellement à concevoir des systèmes de la « cinquième génération » qui permettront de surmonter les limites de l'ordinateur actuel.* La recherche se concentre en particulier sur le traitement des connaissances.

Simple quant à leur architecture matérielle, les ordinateurs de la génération présente et des générations passées exécutent des fonctions complexes au moyen de logiciels. En 1982, le Ministère du commerce international et de l'industrie du Japon a lancé un programme visant à mettre au point les ordinateurs de la cinquième génération, appelés à constituer la base de la société informatisée avancée des années 90 et fondés sur des technologies qui diffèrent dans leur essence de celles du passé.

Sous sa forme ultime, l'ordinateur de la cinquième génération devra être orienté vers le traitement des connaissances et réalisé selon des principes et des techniques révolutionnaires. Ce sera un système de traitement des connaissances qui, surmontant les limites techniques des ordinateurs classiques, exécutera, à partir d'une base de connaissances, les fonctions de dialogue intelligent et d'inférence que requerront les années 90. Il devrait trouver des applications plus vastes que l'ordinateur traditionnel.

Les quatre fonctions fondamentales que doit maîtriser l'ordinateur de la cinquième génération sont les suivantes :

1. Résolution de problèmes et inférence. Inférence logique déductive et inductive, y compris la formulation de conjectures à partir de connaissances incomplètes pour la solution d'un problème donné.

2. Gestion de bases de connaissances. Acquisition, mémorisation et utilisation des

*Les générations d'ordinateurs ont été définies de la manière suivante, selon les composants utilisés :

Génération	Période approximative	Composant
1	1946-1958	Tube à vide
2	1959-1964	Transistor
3	1965-1977	Circuit intégré (CI)
3,5	1978-1983	Circuit à haute densité d'intégration (LSI)
4	1984	Circuit à très haute densité d'intégration (VLSI)

Parlons tomate



A mesure que le champ de l'intelligence artificielle s'élargit, le nombre des applications possibles de l'informatique à la vie quotidienne s'accroît, allant du diagnostic des maladies et de la prescription de traitements médicaux à la prospection géologique ou pétrolière. Les « systèmes experts » sont des logiciels qui permettent d'utiliser les connaissances des spécialistes d'une manière analogue à la leur ; ils

peuvent alors se substituer à eux ou les assister dans leur travail. Le dialogue suivant est extrait d'un échange entre un producteur de tomates et « Tom », un système expert en pathologie végétale mis au point par Alain Bonnet, un spécialiste français d'intelligence artificielle, et Dominique Blancard, de l'Institut national de la recherche agronomique (Inra), en France.

- Tom : Age de la tomate ?
- Utilisateur : adulte.
- Tom : Quelle est la variété ?
- Utilisateur : Vemone.
- (...)

— Tom : Avez-vous observé un jaunissement, un flétrissement ou un dessèchement des feuilles (ne pas confondre avec des taches sur les feuilles...) ? En général, ce jaunissement affecte les parties basses des plantes et peu de plantes au départ.

- Utilisateur : Non.
- (...)

- Tom : Observe-t-on des galles spongieuses marron clair, grisâtres, localisées au niveau de la motte sur les racines ?
- Utilisateur : oui.
- Tom : Observerait-on par hasard une localisation des symptômes aux endroits les plus humides de la parcelle ?
- Utilisateur : non.

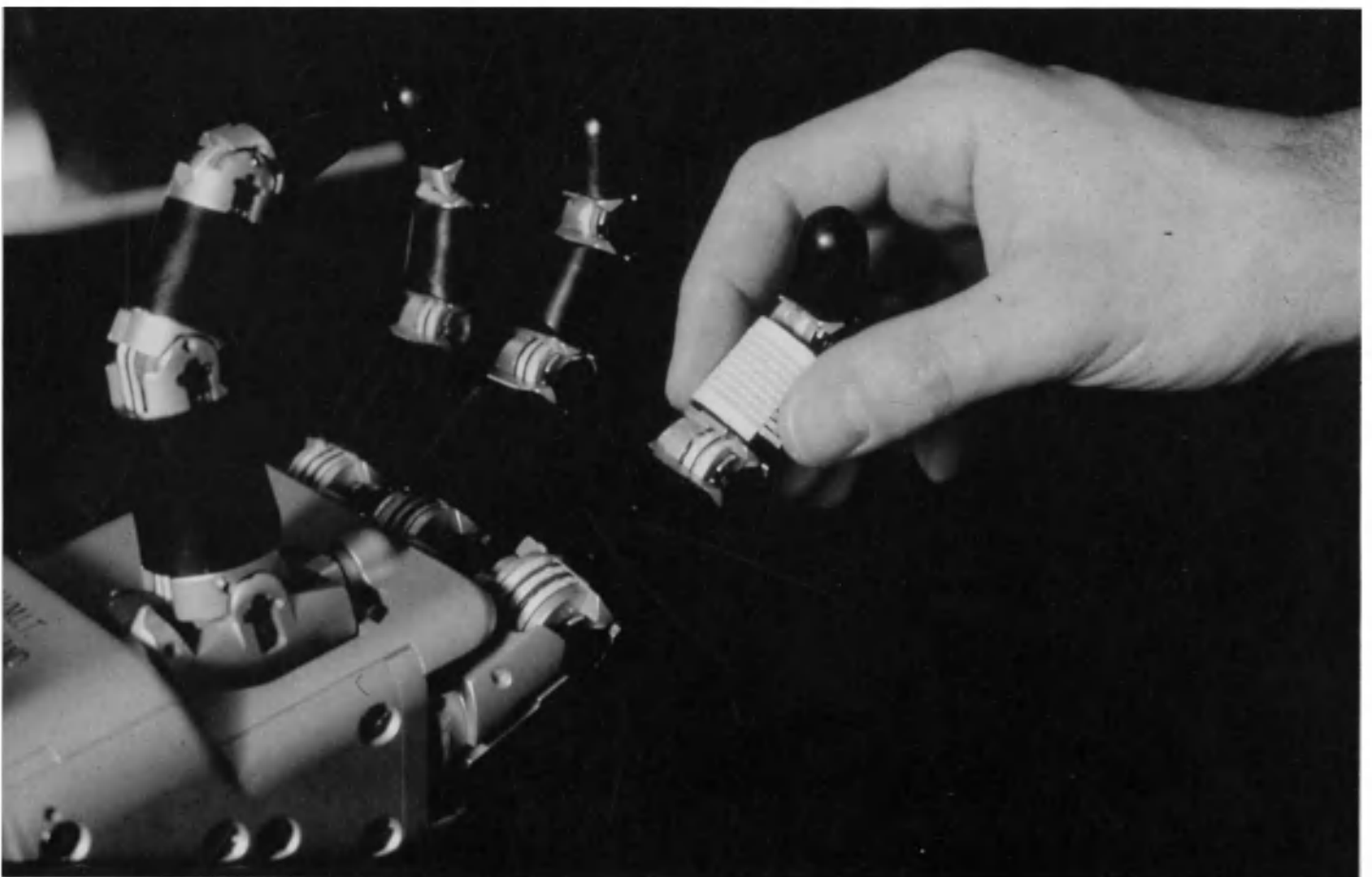
Après avoir posé un certain nombre de questions et analysé les réponses, Tom livre « son » diagnostic sur les maladies possibles.



Des robots « sensibles »

La technique informatique de pointe a permis de doter les robots de senseurs qui leur permettent de « voir », de « toucher » et, dans certains cas, de réagir à la voix humaine et de prendre des décisions simples dictées par l'environnement dans lequel ils sont placés. Sur la photo du haut, « Magali », un robot cueilleur de pommes mis au point en France. Son bras muni d'une pince est guidé vers les fruits grâce à une caméra, couplée à un microprocesseur. Comme dans tous les systèmes de vision des robots, celui-ci analyse l'image qui lui est transmise par la caméra sous forme de signaux numériques, et indique au robot la tâche à

accomplir une fois qu'il a « identifié » certains éléments, qui ont été programmés dans sa mémoire. Ci-dessous, une main commandée par ordinateur mise au point au Massachusetts Institute of Technology (MIT). Elle est capable de saisir un œuf sans le casser. Chaque doigt peut accomplir 40 mouvements à la seconde. Recouverte d'une peau artificielle, une enveloppe de plastique constituée de capteurs sensibles, elle pourra bientôt « reconnaître » différentes matières, comme le métal, le plastique et le bois, et mesurer instantanément la température de l'objet qu'elle touchera.



divers types de connaissances requis pour la démarche d'inférence.

3. Interface intelligente. Interfaces extérieures utilisant le langage naturel (phrases, voix), des graphiques et des images, et capables de dialoguer naturellement.

4. Programmation intelligente. Fonction permettant de convertir automatiquement un problème donné en programmes informatiques efficaces.

Diverses techniques d'architecture des matériels, de génie logiciel et d'intelligence artificielle sont à l'étude en vue de doter l'ordinateur de ces fonctions.

La première chose à faire pour réaliser ce traitement des connaissances et ces ordinateurs de la cinquième génération est de choisir le langage de programmation le mieux adapté à la description de l'activité intelligente de l'ordinateur — ce qui exige la compréhension du mécanisme fondamental de cette activité. Il convient de noter que l'ordinateur actuel est une machine conçue pour simuler les mécanismes fondamentaux du calcul numérique, autrement dit les quatre opérations mathématiques.

Dans les systèmes de la cinquième génération, c'est la *logique*, et en particulier la logique des *prédicats*, qui est retenue comme principe de l'activité intelligente. La logique est généralement considérée comme la loi universelle du raisonnement. Parmi ses nombreuses formes, la logique des prédicats est celle qui présente la relation la plus étroite avec notre langage de tous les jours. Cela signifie que n'importe qui est capable de manier la logique des prédicats, même si elle peut paraître de prime abord ardue du fait de sa rigueur.

Bien évidemment, la logique des prédicats ne saurait à elle seule rendre compte de tous les processus mentaux, mais elle est sans conteste le plus puissant instrument logique de description.

Le mécanisme fondamental de la logique est l'*inférence*. L'inférence est une procédure rigoureuse d'acquisition d'informations inconnues à partir d'informations connues et de connaissances. Que nous ayons ou non conscience de l'utiliser, elle joue un rôle central dans notre compréhension du sens. Pos-

séder des connaissances et faire des inférences, telle est la base de toute activité intelligente.

L'inférence obéit à des règles, dont la plus importante est le syllogisme (A est B ; B est C ; donc A est C). Si cette règle est incorporée à la machine, celle-ci fera automatiquement des inférences ; telle est l'approche retenue dans le projet de systèmes informatiques de la cinquième génération.

La méthode constituée par l'écriture logique d'un programme et son exécution par inférence est appelée *programmation logique*. Les programmes de logique des prédicats permettent le *traitement en parallèle*, opération analogue à celle qui consiste à calculer en même temps les inconnues d'un système d'équations linéaires simultanées. L'un des objectifs du projet de systèmes informatiques de la cinquième génération est de faire en sorte que ce traitement en parallèle puisse être réalisé directement par la machine. En d'autres termes, le projet vise à produire des ordinateurs capables de manipuler les symboles avec une grande célérité. Le modèle final de l'ordinateur de la cinquième génération sera donc une *machine à inférences en parallèle* qui sera constituée d'un certain nombre de processeurs élémentaires.

La recherche et la mise au point de systèmes informatiques de la cinquième génération comportent de multiples inconnues et des risques énormes. C'est pourquoi les travaux de recherche-développement doivent s'étaler sur dix ans et comprennent trois phases — initiale, intermédiaire et finale — d'une durée de trois ans pour la première, quatre pour la deuxième, et trois pour la troisième.

Les systèmes informatiques de la cinquième génération peuvent avoir des applications dans tous les domaines où interviennent des fonctions de résolution de problèmes d'inférence.

En médecine, par exemple, les applications seraient innombrables : systèmes automatiques de surveillance nocturne des grands malades et d'aide à la décision thérapeutique si leur état se modifie brutalement ; systèmes facilitant l'analyse des radiographies ou des tomographies et la localisation de la région à traiter, ou encore le diagnostic de la maladie

ou la prescription d'un médicament à partir de différents éléments d'information répertoriés. On peut également concevoir des systèmes qui établissent le tableau des horaires du personnel infirmier et d'autres qui décident des menus d'un hôpital.

Lorsque l'étude de la compréhension des langues maternelles aura fait de nouveaux progrès et que la traduction automatique se sera améliorée, peut-être les correspondants d'appels téléphoniques internationaux communiqueront-ils entre eux chacun dans sa langue. Dans l'enseignement, on peut s'attendre à voir apparaître des systèmes éducatifs plus efficaces, capables de s'adapter aux besoins de chaque usager, ce que ne peuvent pas faire les systèmes actuels d'enseignement assisté par ordinateur.

Il va sans dire que ces applications seront le fruit non seulement des recherches sur les systèmes informatiques de la cinquième génération, mais aussi des études sur l'intelligence artificielle, lesquelles permettront de préciser les modèles et les mécanismes des fonctions intellectuelles. Il est donc très important que ces recherches soient poursuivies.

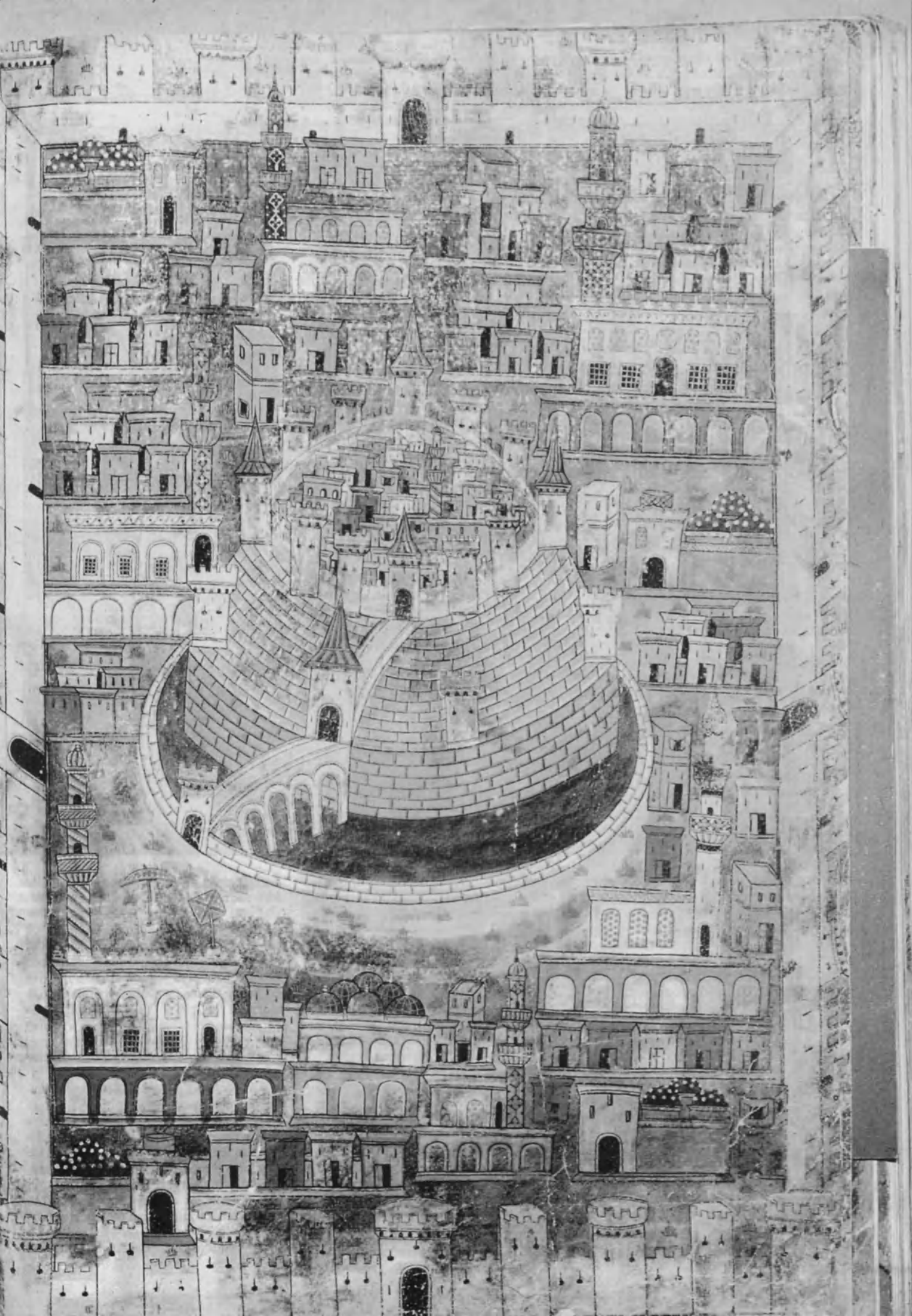
Le but du projet sur les systèmes informatiques de la cinquième génération est de créer un système de traitement des connaissances capable d'aider l'homme à résoudre les problèmes qu'il rencontre dans l'exploration de l'inconnu et à élargir sensiblement le champ de son activité intellectuelle. Ces réalisations auront des conséquences incommensurables pour l'industrie et la société. ■

NORIHISA DOI, du Japon, est professeur à l'Institut d'informatique de l'Université Keiō, à Tokyo. Les autres auteurs de l'article, **KOICHI FURUKAWA** et **KAZUHIRO FUCHI**, également du Japon, sont respectivement directeur adjoint et directeur du Centre de recherches de l'Institut japonais de la technologie des ordinateurs de la nouvelle génération. Tous trois sont étroitement associés aux recherches sur l'intelligence artificielle, les systèmes d'exploitation et le génie logiciel. Une version plus longue de cet article va paraître prochainement dans le numéro 146 de la revue *Impact, science et société*, intitulé « La troisième révolution industrielle ». Revue internationale et trimestrielle, *Impact* est publié par l'Unesco.



Photo G. Morice © Secoia Press, Paris

Le système expert de cet ordinateur permet de composer des partitions « à la manière » des grands maîtres de la musique. Seule la musique africaine lui pose des problèmes.





liens, de la transition et de la médiation. Dans la géographie humaine, l'Islam aura joué le rôle essentiel de pourvoyeur des steppes et des déserts en « ponts », en « têtes de ligne », en « points d'aboutissement » qui joignent les villes du désert aux vastes villes du Nord.

Selon certains auteurs, pour fonder la ville, on a d'abord délimité un espace par jet de flèches, en plaçant au centre le *masdjid* (mosquée) et le palais. L'urbanisation semble s'être faite en même temps qu'on commençait à construire en dur, à savoir en argile séchée. Si l'on songe que la mosquée fut la première chose à être tracée puis édifée à Kūfa, que 'Omar I^{er} ordonna de limiter les demeures à trois pièces sans les élever trop haut, qu'il demanda que les avenues fussent bien tracées, que les lots alloués aux tribus respectassent les règlements, alors l'urbanisation et la civilisation — le *takhtūt* et le *tamsir* — sont sûrement allées de pair, dans le même élan et dans le même essor, en vue d'établir l'espace fixe et

ordonné auquel les Omeyyades apportèrent leur cachet proprement monumental formé à la discipline d'autres harmonies.

Mais d'où vient cette organisation, l'alliance de la mosquée et du palais ? D'où vient, entourant ce complexe monumental, le *Sūq*, conçu d'après un modèle réalisé avec le respect conjoint du plan et des nécessités du terrain ? Où cet immense espace public, capable d'accueillir, du temps de 'Omar I^{er}, 4 000 chevaux, trouvait-il son précédent ? Force est de scruter toutes les traces pour comprendre l'élan fondateur qui fut à l'origine de cette ville et d'autres, d'interroger tout ce que l'érudition et la recherche comparée nous livrent de cette matrice urbaine qu'est Kūfa.

Avec Kūfa, dépositaire de tout un héritage, s'instaure l'Islam médiateur, à la fois héritier et novateur. Elle tient, certes, de Babylone, modèle oriental, mésopotamien ; elle absorbe le legs culturel du complexe urbain de Séleucie du Tigre et de Ctésiphon, la capitale parthe. A leur instar, elle

différencie et distingue la position centrale formée par l'ensemble palais-mosquée, véritable unité urbaine. Mais cette distinction n'érige pas pour autant le centre en citadelle isolée, comme en Babylonie, ou, plus tard, comme en Irak, la Ville Ronde abbasside (la première Bagdad). S'il arrive au palais d'émigrer vers la périphérie, la mosquée et le marché survivront, dans l'établissement urbain, à toutes les transformations. Ils seront toujours l'invariant spécifique, par leur emplacement, et l'indicateur de centralité. Le cœur de la ville.

Autre héritage, autre choix ! La ville hellénique ou hellénistique peut avoir inspiré Kūfa. Grecs et Romains ont construit leurs cités-types dans leurs colonies, comme les Arabes leurs villes-types aux confins de l'Arabie. L'idée d'influence, à cet égard, est difficile à cerner. Les uns et les autres ont assimilé et enrichi des civilisations étrangères, comme le fait toute civilisation « porteuse ».

La première Kūfa, qui n'avait peut-être



Maisons de la vieille ville de Sana'a, capitale de la République arabe du Yémen. Depuis 1986, la vieille ville de Sana'a est inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco.



Dans les souks (arabe sūq, marché) de Marrakech, au Maroc.

pas respecté la leçon de l'environnement, l'enseignement du matériau et du milieu, fut détruite par un incendie. Ceux qui la reconstruisirent tinrent compte de l'expérience, du premier commerce urbain avec les éléments d'un terroir nouveau. Ils ont puisé, certes, dans un patrimoine d'idées, mais ils ont bâti à partir de l'accointance avec le lieu. Héritiers comme les Perses, synthétiseurs comme les Romains, les Arabes ont été novateurs, d'abord par l'acte de fondation, comme émanation d'un projet rationnel, ensuite par la mise en place d'une structure fidèle aux traditions de la ville et de la culture de l'Arabie elle-même.

Car, de fait, les Arabes ont vécu leur expérience de la ville avant de prétendre la fonder. Bâti Kūfa, pour eux, c'était poursuivre une expérience déjà longue, forgée sans doute dans le nord de la presqu'île arabique. Bien avant l'Islam, avant même, peut-être, l'écriture que nous connaissons, les inscriptions cunéiformes évoquent toute une culture arabe. Vieille identité que les

trois premiers siècles de l'Islam portèrent à son zénith, éclairèrent par une foi universelle, créatrice de cités, d'un Etat, d'un Empire. Ainsi l'arabisme, dans un sens détribalisé, devint-il coextensif à l'Islam, véhicule d'universalité.

L'identification entre Arabes et nomadisme, si remarquable chez Ibn Khaldoun, est donc bien tardive. Très vieux sédentaires, nomades par accident ? Certes. La ville est peut-être pour eux un phénomène ré-acquis, ré-approprié, de mieux en mieux défini au fur et à mesure qu'approche l'Islam. C'est avec l'Islam que les Arabes, en tant que bâtisseurs et citoyens, ont eu un destin historique. « Dans l'ensemble, écrivait l'islamologue français William Marçais, la propagation de l'Islam (...) s'est traduite (...) par une extension de la vie citadine. »³

3. *L'Islamisme et la vie urbaine in Articles et conférences* par William Marçais, éditions Adrien-Maisonneuve, Paris 1961.



Photo Richard Kalvar © Magnum, Paris

Mais leur fonds culturel, leur substance bédouine, forgés par le voisinage du désert-refuge, leur ont imprimé un esprit de résistance, une marginalité essentielle qui les rend sensibles à l'appel du nomadisme, d'un mode de vie plus en phase avec la nature qu'en connivence avec la culture. Aussi sont-ils restés les plus grands romantiques de l'histoire, comme l'atteste leur lancinante et irrépressible nostalgie, la présence, en eux-mêmes, de l'esprit nomade.

C'est donc par l'Islam, révélé en milieu urbain, que les Arabes ont pu accomplir leur « citadinité ». Ils l'ont fait d'autant plus aisément, sinon définitivement, que, grâce à al-Tā'if (dans l'actuelle Arabie Saoudite), Yathrib (la Médine pré-islamique), La Mecque, ils savaient, eux, devenus nomades, que la ville pouvait aussi se défendre, avoir accès à la culture, incarner l'unité. La ville a surgi de l'arabité intérieure. Elle a résulté, chez des nomades par accident devenus nomades par tempérament, de l'action paradoxalement territorialisante des tribus. Pour eux la ville devint parfois le lieu et le principe de l'innovation, de la propension à rassembler et de la disposition à unir.

Kūfa a donc capté plusieurs savoir-faire dont celui du Yémen, déjà expérimenté au Hedjaz, au cœur de la péninsule arabique, comme le rappellent les *djabbānāt* (nécropoles tribales) et les *dūr* (maisons) nobles. L'idée de centralité, la prééminence du centre, vient de La Mecque. De même, la délimitation du centre par un jet de flèches est un souvenir du jet rituel pratiqué à La Mecque et réduit ici à une technique pour circonscrire l'espace. Mieux même, l'idée de fonder, d'établir la ville, trouvait son motif et son illustration dans l'acte fondateur de Qussayy, ancêtre bâtisseur, urbanisateur, architecte. Et al-Tā'if aussi, avec ses fortifications et son enceinte, offre un modèle urbain. Enfin, Médine, premier modèle d'un centre à double foyer : la maison du pouvoir et la maison de Dieu, bien que du temps du Prophète, l'autorité se fût exercée à la Mosquée même, séparée du domaine privé.

Ce n'est que dans la mesure où l'ensemble de ces modèles furent assimilés qu'à la lisière du désert s'éleva la Cité toute nouvelle de l'Islam. Plus qu'une *polis*, une ville, c'est une *politeia*, un ensemble politique. Non seulement un centre qui rayonne et une vie rassemblée qui ruisselle à travers des rues et des avenues, mais encore des lots prévus pour les tribus, où celles-ci ont bâti leurs demeures, et, surtout, une organisation qui assume l'économique et lui assigne ses lieux d'animation, les *sūq*, souvenir direct de Médine où l'Envoyé de Dieu en personne les avait conçus, séparant commerce et prière, marché et mosquée, tranchant par là avec la longue tradition de confusion orientale. C'est par son action que le *sūq*, jusque là une foire, devint un élément caractéristique de la vie urbaine.

Nous sommes loin des élucubrations sentencieuses d'orientalistes soucieux de confirmer, à travers la ville islamique, que la ville au plein sens du terme est un phénomène proprement, exclusivement européen. Spontanéité de Kūfa ? Comment ? Par la planification de l'espace, la distribu-

tion des sous-ensembles urbains, le centre politique et mystique, l'aménagement des avenues et des voies ? On parlera plutôt de schéma directeur. L'effort rationnel est si profond que le cadre originel a longtemps résisté, surtout à cause de l'harmonie qu'il réalisait entre réalité humaine et organisation institutionnelle, malgré la séparation tardive entre les vocations et les fonctions, notamment par l'institution du palais-ville, « un univers de cours, de pavillons, de bains, de portes étranges et d'une décoration extraordinairement riche [tel qu'il] apparaît dans le conte « La Cité de cuivre » des *Mille et Une Nuits*⁴. ■

4. *La formation de l'art islamique* par Oleg Grabar, éditions Flammarion, Paris 1987.

MOHAMMED ALLAL SINACEUR, directeur de la Division de philosophie de l'Unesco, a été membre du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en France et, auparavant, professeur de sociologie à l'Université Hassan II de Casablanca (Maroc). La plupart des nombreuses études qu'il a publiées portent sur des questions philosophiques et sur l'histoire des mathématiques.



Vue aérienne de la partie médiévale de Bosra, en Syrie, avec son laçs de ruelles, sa citadelle et la voie est-ouest qui traversait anclennement l'agglomération.

Les mots qui font l'Ennemi

par Jean Blot

DANS *Le métier du poète*¹, Elias Canetti (prix Nobel de littérature en 1981) cite un auteur, anonyme, sous la plume duquel il lit, une semaine avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale : « Tout est fini (...) Si j'étais réellement un poète, il me faudrait pouvoir empêcher la guerre ».

La première réaction de Canetti est assez semblable à celle que provoque en moi, et chez d'autres écrivains, le projet du PEN slovène de créer un Comité des écrivains pour la paix : encore un exemple de la jactance de l'homme de lettres qui fait « qu'on est pris de méfiance sitôt qu'un membre de la confrérie se frappe la poitrine et se présente avec ses desseins colossaux ».

Mais Canetti, ensuite, réfléchit et m'obligea à faire comme lui. Dans la tristesse de la phrase, l'aveu de l'échec, il y a l'affirmation d'une responsabilité dont la sincérité ne saurait être mise en doute. Et Canetti prend alors conscience du fait que c'est « par des mots sciemment et constamment usés et abusés » qu'on en vient à créer la situation où la guerre devient inévitable. Il interroge donc l'écrivain : « Si par des mots on peut provoquer tant de choses, pourquoi ne pourrait-on pas les empêcher par des mots ? » Et il ajoute — et là encore, je crois que c'est à nous, écrivains, qu'il parle directement — : « Il n'est pas surprenant que quelqu'un qui, plus que d'autres, commerce avec les mots, plus que d'autres aussi espère en leur effet ».

Certes, les guerres ont toujours eu pour origine un conflit d'intérêt. Mais cette évidence même mériterait analyse, car le terme « intérêt » est aussi insondable que l'est la vie. Était-il vraiment de l'intérêt des Grecs de vider leurs cités de leurs héros pour courir brûler Troie, et — même s'il nous faut voir dans la beauté de la princesse une métaphore des positions stratégiques et des monopoles commerciaux — pour reconquérir Hélène ? Peut-on douter du fait que le parti qui l'emporte est celui qui parle le mieux, expose le plus éloquemment ses arguments, trouve les mots qui emportent et qui entraînent ?

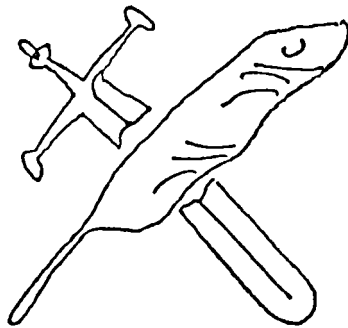


Photo © PEN-Club international, Londres

Emblème du PEN-Club international, abréviation anglaise de Poets and playwrights, Essayists and editors, and Novelists), association internationale d'écrivains, fondée à Londres en 1921, qui regroupe aujourd'hui plus de 10 000 écrivains appartenant à tous les continents et compte environ 90 centres dans le monde.

Que l'intérêt ne relève pas de faits d'évidence ou, à tout le moins, que ces faits ne s'y trouvent pas inscrits naturellement, j'en citerai pour preuve des événements plus récents et dont les conséquences demeurent actuelles : la Première Guerre mondiale. Malgré mes efforts, je n'ai jamais pu obtenir une réponse satisfaisante à la question de savoir quel était l'intérêt de l'Allemagne de Guillaume II à la guerre mondiale dont elle fut très largement la cause et l'artisan. On m'a assuré toutefois que la rivalité du porc germanique et du porc serbe n'y fut pas étrangère.

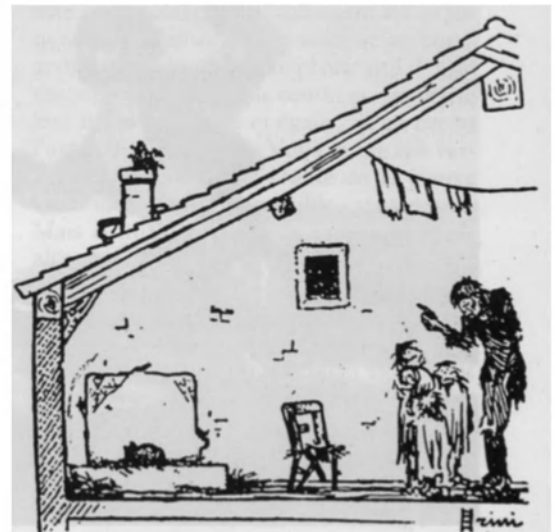
Or, qui jamais acceptera de mourir pour un porc ou pour vendre mieux du cochon ? On peut substituer à cet animal, sans doute injustement méprisé, l'or, le pétrole, une route ou un fleuve, sans que cela change en rien le caractère scandaleux de la question. C'est-à-dire que pour masquer l'intérêt, pour le présenter de telle sorte qu'il paraisse vital et que des hommes acceptent de tout risquer pour le défendre ou le conquérir, il faudra, par un formidable camouflage de mots, transformer la réalité en émotion, passion, enthousiasme. En somme, il faudra faire œuvre de poète et d'écrivain.

Chaque guerre, avant d'éclater, est précédée d'immenses bataillons de mots. Sur les intérêts qui sont à l'origine du conflit, notre influence, à nous écrivains, demeure nébuleuse. Mais sur les bataillons de mots

qui les précèdent, les masquent, les transfigurent, notre contrôle est direct, notre responsabilité première. Elle est d'autant plus grande qu'à maintes reprises dans le passé nos talents ont été utilisés dans le sens belliciste. La guerre est antérieure à la paix parce que la peur qui la fonde, et dont elle est la projection et le théâtre, est plus archaïque que le courage. Dans l'enfance de l'espèce comme dans celle de l'individu, l'étranger inspire immédiatement frayeur. Or l'écrivain, le poète, est enfant des origines et des profondeurs. Le terrain archaïque lui est le plus favorable. Le mythe nous convient mieux que les lumières.

Si l'Intérêt doit, pour armer le bras qui va le servir, avancer masqué et tromper d'abord le cœur et l'esprit qui commandent ce bras, son premier allié dans la mascarade sera cette peur archaïque de l'autre, de l'étranger. Mieux, l'Intérêt ou plutôt ceux qui se sont mis à son service, vont détourner et mobiliser cette peur archaïque dans le sens qui leur convient. Parce que l'expérience seule démontre que le monde est habitable, tout ce qui y est inconnu est ressenti comme une menace.

L'homme que l'on connaissait était blanc. En voilà un qui est jaune ou noir ! Il était petit et maigre. Le voilà grand et ventru. Il avait le nez en trompette. Le voilà avec un bec d'aigle. Or, ce nez crochu, cette panse, cette taille, cette peau basanée ne peuvent que me vouloir du mal, et la preuve



« La guerre, mes enfants, sert à défendre nos biens. » Caricature parue dans un numéro du journal italien « Avanti », en 1915, pendant la Première Guerre mondiale.

1. *Le métier du poète* in *La Conscience des mots* par Elias Canetti, traduit de l'allemand par Roger Lewinter, éditions Albin Michel, Paris 1984.

Photo © Tous droits réservés

je la trouve aussitôt dans mon cœur inexpérimenté : ils me font peur ! A partir de cette peur, je projette le mal que l'on me veut.

Il y a pire. Ces hommes de cauchemar et que tout à l'heure, un peu rassuré, je jugerai une moquerie d'homme, une caricature, ne parlent pas *langue humaine* (comme cette expression toute faite dit bien ce que l'on éprouve !). Quoi, sont-ils une langue, ces raclements, ces borborygmes ? Et, s'il entreprend de parler en langue humaine, c'est-à-dire celle que je parle et je comprends, il la viole, la déforme et la brise. Dans la violence qu'il lui fait subir, je lis la haine qui l'anime et qu'il ne tardera pas à exercer contre moi. Il est ainsi dans Balzac des pages entières où l'on imite l'accent juif ou allemand et qui constituent, certes non pas des crimes, mais peut-être des délits de guerre ou de racisme. A travers l'accent on hait le personnage et, à travers lui, le groupe humain auquel il appartient.

Le corps, la langue, l'accent. Aucune habitude, aucune coutume qui ne soit à son tour chargée, investie de valeurs conscientes ou inconscientes, où s'exprime et se renforce l'identité du groupe et de l'individu. Qui suis-je, sinon cet homme qui ne mange pas de porc ? Et celui qui en consomme devant moi, cherche-t-il à me démontrer son identité ou à porter atteinte à la mienne... Et n'est-ce pas une seule et même chose ? Pour le buveur de vin, le buveur de bière est suspect. Les habitudes alimentaires prennent leurs racines au plus profond de la psyché. Par ailleurs, la réputation de froideur de l'Anglais doit beaucoup au fait qu'outre-Manche on ne se serre la main que dans des rencontres exceptionnelles ; la réputation de débordement sensuel ou sexuel français au fait qu'en France on s'embrasse dans la rue. Tous ces éléments, et beaucoup d'autres encore, seront repris par l'Intérêt, quand il éprouvera le besoin de dresser un groupe contre un autre, de camper un Ennemi, à la fois épouvantable et méprisable dont tout — ce qu'il boit, ce qu'il mange, sa façon de se vêtir, de se

conduire — prouve qu'il ne fait pas partie de l'humanité.

Je n'ai encore parlé que de naïveté surprise. Il convient de se souvenir de l'expérience et de son détournement. Depuis des siècles, dans un monde relativement stabilisé, des peuples vivent côte à côte, mais profondément isolés les uns des autres par une méconnaissance réciproque des langues qu'ils parlent, des valeurs auxquelles ils obéissent, des coutumes dans lesquelles ils se reconnaissent. Chaque conflit, malgré la déception que son dénouement provoque presque autant chez le vainqueur que chez le vaincu, malgré l'absurdité évidente de son résultat, prépare le suivant et l'annonce.

Ce qui était seulement une intuition obscure du danger que l'étranger fait peser sur moi, voilà que l'expérience le confirme. J'ai cru deviner en lui l'assassin : il l'est, en effet. Ma part dans le crime est d'autant plus vite oubliée, quand elle ne demeure pas occultée, que tout autour de moi on ne parle que d'héroïsme. Et l'écrivain, le poète tout le premier. C'est lui qui va mettre des mots sur de vagues intuitions et les fixer en images, en vers mnémotechniques, peupler l'inconscient des traits de l'Ennemi héréditaire. Si j'ai des doutes, je retrouverai en lui ma certitude.

Si nous, écrivains, avons fait beaucoup pour créer l'Ennemi héréditaire, pour l'exclure de l'humanité, pour prouver qu'il tue et justifier qu'on le tue, nous pouvons en faire autant pour en détruire le mythe. Il nous appartient, et nous sommes seuls à détenir ce pouvoir, de rendre l'étranger intime et d'extirper la peur qu'il provoque naturellement, d'en donner le goût et la connaissance.

Le procédé de l'identification, cher au romancier, joue ici puissamment. A nous de faire voir de l'intérieur, comme si nous étions ce qu'il est, l'ennemi héréditaire ou potentiel. Peut-on vraiment, en lisant Tolstoï, continuer un instant de croire que le Russe n'ôte son couteau d'entre les dents



Photo Henri Cartier-Bresson © Magnum, Paris



Photo © Musée du Prado, Madrid



« Peut-on douter du fait que le parti qui l'emporte est celui qui parle le mieux, expose le plus éloquemment les arguments qu'il défend, trouve les mots qui portent et qui entraînent ? » Ci-dessus, réunion publique à Paris en 1954.

« Si nous, écrivains, avons fait beaucoup pour créer l'Ennemi héréditaire (...), nous pouvons en faire autant pour en détruire le mythe ». Ci-contre, *Le Duel au bâton, vers 1820*, œuvre du peintre espagnol Francisco Goya (1746-1828).

que le temps d'avaler une vodka ? Que l'Allemand n'est que bière, saucisse et baïonnettes, en lisant *Werther* ou *Les affinités électives* ? C'est le rôle immense que peuvent jouer les littératures étrangères, qu'il nous appartient de promouvoir et de faire connaître. Sans doute, les conflits qui nous opposent demeurent. Mais ce sont désormais des conflits entre hommes, qui doivent être résolus humainement.

Il y a aussi nos littératures nationales respectives. Leur rôle est plus important encore. Pour ne citer que deux exemples, c'est à Norman Mailer, à son livre *Les Nus et les Morts* que je dois d'avoir imaginé pour la première fois à quoi pouvait ressembler l'état d'âme d'un jeune Japonais pendant la guerre du Pacifique. C'est à *L'Amant* de A. B. Yehoshua que je dois d'avoir entrevu le sentiment qu'inspire au jeune Arabe le bourgeois israélien.

Mais je n'ai parlé encore que du plus facile, c'est-à-dire du type de conflit dont on peut penser à bon droit qu'il appartient au passé. Les guerres modernes, locales, qui se poursuivent ou celle, totale, que l'on n'ose

même pas imaginer, ont ou auront des fondements différents : guerres raciales, guerres de classes, guerres idéologiques. Il est facile de réconcilier aujourd'hui le Français et l'Allemand, l'Anglais, l'Américain. Nous ne parlons si haut et si clair que parce que plus rien ne les oppose. Mais le capitaliste et le bolchévique, qui osera les expliquer l'un à l'autre ? Le prolétaire au bourgeois, le bourgeois au prolétaire ? Qui osera proclamer dans le conflit qui les divise leur humanité rivale et égale ? L'un exclut l'autre de l'humanité. Voilà le mirage verbal derrière lequel la réalité de la guerre s'annonce. Tâche impossible, sans doute. Mais si nous refusons de l'entreprendre, alors il ne faut plus parler d'écrivains pour la paix.

Commençons peut-être par le plus simple. Les pacifistes, comme ceux qui s'opposent à leur mouvement, veulent également la paix. Les moyens de l'assurer, c'est cela, et cela seulement, qui les oppose. Les uns considèrent que la paix ne peut être assurée que par un équilibre des armements en présence. Les autres sont partisans d'un risque



Photo © AIAP-Unesco

Cette affiche de l'Unesco reproduit *Les pigeons de Saint-Marc (détail)*, huile sur toile (1949) du peintre d'origine portugaise Maria Elena Vieira da Silva.

calculé et estiment qu'un désarmement partiel dans une situation d'armement à outrance peut entraîner un mouvement général dont tous, et la paix en premier, bénéficieraient. Ils sont divisés sur le choix des moyens, mais leur but est le même. Il faut le dire, le répéter, le proclamer.

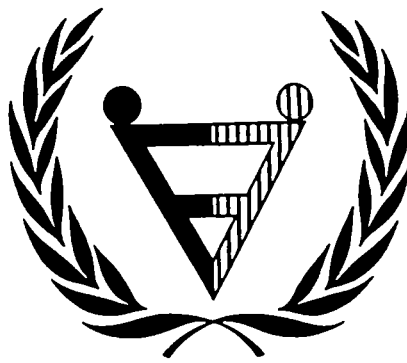
On aurait tort de prendre la clameur générale en faveur de la paix à la légère et d'oublier que cette unanimité est récente. Dans *La conscience des mots*, Elias Canetti note que l'humanité doit craindre les expériences qu'elle n'a pas faites encore, les épreuves qu'elle n'a pas traversées. Il suggère qu'il est aujourd'hui plus facile de supprimer une population entière, expérience récente, que de brûler une seule personne sur un bûcher en place publique. Voilà pourquoi l'expérience apocalyptique d'Hiroshima et Nagasaki doit rester présente dans notre imagination.

Et il y a l'instinct de la survie de l'espèce.

Il s'est réveillé et se manifeste souvent de façon brouillonne et odieuse. Il nous appartient de l'écouter, de l'exprimer dans son salubre mystère, de capter cette source si chargée d'espoir dans la nuit profonde où elle surgit et d'y abreuver nos œuvres et notre inspiration. D'autres pentes naturelles, de celles que nous épousons par tempérament d'écrivain, nous sont favorables dans notre projet. La guerre n'est possible que dans l'abstrait. Il appartient aux écrivains, hommes du concret, de représenter les horreurs de la guerre aussi concrètement que possible et d'interdire qu'on s'en détourne. Une autre pente encore nous est favorable. Hommes du sensible, nous sommes plus que d'autres réjouis par la diversité, la variété de ce qui s'offre. Cette joie devant la diversité et la richesse de notre espèce humaine, il faut la capter et ensuite la transmettre. Son flot heureux ne tardera pas à emporter la peur. ■

JEAN BLOT, nom de plume d'Alexandre Blokh, de France, est secrétaire international du PEN-Club. Critique littéraire, essayiste, traducteur et spécialiste de la littérature russe, il est l'auteur d'une œuvre romanesque qui compte une dizaine de volumes, parmi lesquels *Les cosmopolites* (1976) et *Gris du ciel* (1981). Il a publié récemment *Albert Cohen* (1986), première biographie consacrée à cet écrivain, et *Ivan Gontcharov ou le réalisme impossible* (1986). Le texte qui paraît ici est tiré d'une communication qu'il a faite en 1985 à l'occasion d'une rencontre des membres du Comité international du PEN-Club pour la paix sur le thème de l'«*Ennemi héréditaire*», à Bled, en Slovénie (Yougoslavie).

Emblème de la Décennie des Nations Unies pour les personnes handicapées (1983-1992).



Handicap et société

DÉPUIS une vingtaine d'années, et plus spécialement depuis la célébration en 1981 de l'Année internationale des personnes handicapées, l'intégration des jeunes handicapés dans le système d'enseignement ordinaire a la faveur de l'opinion et figure parmi les priorités des plans nationaux de développement de l'éducation.

Cette évolution, incontestable, des mentalités et des comportements à l'égard des handicapés est un aspect essentiel de leur intégration dans la vie active, ainsi que dans la société à laquelle ils appartiennent. Cette intégration s'appuie sur des principes fondamentaux : égalité des chances d'accès à l'éducation, et participation pleine et entière de tous les individus, y compris les handicapés, à la vie sociale et au développement des collectivités nationales. Elle figure parmi les objectifs du Programme d'action mondial concernant les personnes handicapées adopté par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1982 ; sa mise en œuvre fait appel au concours des institutions spécialisées du système, et notamment à celui de l'Unesco, qui l'a inclus dans son Deuxième Plan à moyen terme (1984-1989).

Loin d'être une mode passagère ou une action marginale, l'intégration scolaire des jeunes handicapés est déjà pratiquée dans de nombreux Etats membres avec profit, tant pour les handicapés eux-mêmes que pour les systèmes d'enseignement, dont elle atténue la rigidité. Elle contribue à faire accepter les « différences », promeut la tolérance et le respect mutuels et favorise, en définitive, la démocratisation de l'enseignement.

La notion de « handicap » a évolué de façon sensible au cours des deux dernières décennies et se distingue maintenant de celles de « déficience » et d'« invalidité ». Le handicap se définit comme un désavantage résultant pour un individu d'une déficience ou d'une invalidité, qui limite l'individu concerné dans l'exercice d'un rôle normal pour lui, compte tenu de son âge, de son sexe et de facteurs sociaux et culturels, ou l'empêche d'exercer ce rôle. Le handicap est donc fonction des rapports des personnes handicapées avec leur environnement. Il surgit lorsque ces personnes rencontrent des obstacles culturels, matériels ou sociaux qui les empêchent d'accéder aux divers systèmes de la société qui sont à la portée de leurs concitoyens. Le handicap réside donc dans la perte ou la limitation des possibilités de participer sur un pied d'égalité avec les autres individus à la vie de la communauté.

Cette nouvelle conception met en lumière le caractère tout relatif des écarts entre les performances ou le statut du handicapé et ceux des autres individus, ainsi que sur le fait que ces écarts peuvent être réduits, sinon supprimés, par une action appropriée sur l'environnement physique, psychologique, éducatif et social du handicapé, et par l'aménagement de conditions qui le favorisent.

Du point de vue éducatif, l'intégration du handicapé exige que l'on prenne des mesures spécifiques, et surtout que l'on tienne compte du cas particulier de chaque enfant ou adolescent handicapé. Il convient d'évaluer la nature et l'importance du handicap, les possibilités d'éducation et de développement des aptitudes de chacun, ainsi que le projet le

mieux adapté à son cas. Le décloisonnement institutionnel, la mise en place d'équipes éducatives pluridisciplinaires et le recours à des méthodes pédagogiques différenciées sont nécessaires.

Les formes que prend l'intégration scolaire des jeunes handicapés diffèrent selon les pays, et parfois même à l'intérieur d'un même pays, selon les besoins et les moyens disponibles. Elles répondent toutes néanmoins au même souci : favoriser le développement de la personnalité de chaque enfant, et assurer son insertion sociale ultérieure. C'est bien ce qui ressort du témoignage vivant d'une spécialiste et de deux jeunes aveugles portugais que nous offrons ci-après à nos lecteurs. ■



Photo © R. Zureikat, Amman

L'intégration scolaire des enfants handicapés est tentée dans de nombreux pays. C'est ainsi que Alia Zureikat, une jeune Jordanienne atteinte de paralysie, parvient à suivre une scolarité normale dans une école d'Amman. Selon ses professeurs, Alia, que l'on voit ici tenant dans ses bras son petit frère, est une enfant motivée et enthousiaste, dont le niveau, dans certaines disciplines, est supérieur à celui de sa classe.

“Affronter la vie avec naturel”



Catia Susana, à 8 ans.

L'INSERTION sociale et scolaire des enfants et jeunes aveugles ou mal voyants dans les écoles d'enseignement régulier, telle est la politique de la Division de l'enseignement spécial, un service chargé de l'éducation des handicapés au Ministère portugais de l'éducation et de la culture. Depuis le début des années 70, cette Division suit les traces des pays les plus avancés dans ce domaine, notamment les Etats-Unis.

C'est ainsi que les aveugles et les amblyopes (personnes atteintes d'un affaiblissement de la vue sans lésion organique apparente), qui étaient auparavant éduqués dans des asiles ou des institutions privées (où l'Etat intervenait très peu), tenus à l'écart de la société et éloignées de leur famille, vont avoir enfin la possibilité de fréquenter des écoles d'enseignement régulier.

Un premier pas fut franchi dans cette direction avec la création des *Salas de apoio* (classes de soutien) dans les lycées et les écoles primaires des grandes villes du Portugal, où se trouvaient précisément les institutions pour handicapés visuels. Les élèves aveugles ou amblyopes suivaient les quatre années d'enseignement primaire dans ces établissements, puis entraient dans les lycées qui disposaient de « classes de soutien », tout en continuant de loger dans leurs pensionnats ou leurs foyers. Dans ces « classes de soutien », des professeurs spécialisés donnaient aux maîtres chargés des différentes disciplines tout l'appui nécessaire à l'enseignement de leur matière et les conseillaient sur les modifications à apporter aux programmes des cours, selon le type ou le degré de handicap de chaque élève.

Cette formule s'est néanmoins vite révélée inadéquate ; en effet, vu le nombre limité des « classes de soutien » et celui, de plus en plus élevé, des aveugles ou mal-voyants qu'elles accueilleraient, ceux-ci finissaient par se constituer en groupes. Ces jeunes restaient ensemble, se mêlaient rarement aux autres élèves dans les cours de récréation ou durant leurs loisirs. Leur intégration sociale ne se faisait pas vraiment.

Par ailleurs, pour fréquenter ces lycées, les élèves des autres villes, comme ceux des campagnes, devaient se séparer de leur famille et de leur amis. Une fois leurs études achevées, ils rentraient chez eux, où on les considérait comme des étrangers, parfois même comme des intrus. Ils se sentaient déracinés, privés d'amis et de contacts et avaient énormément de mal à se réinsérer dans une communauté avec laquelle tous leurs liens étaient rompus. Beaucoup refusaient de rentrer, surtout ceux qui venaient de la campagne, ne pouvant se faire à l'idée de regagner la modeste maison où ils étaient nés, de retrouver des compagnons dont le niveau d'instruction et d'éducation était désormais différent du leur.

L'un de ces élèves, originaire d'une bourgade de province, me dit un jour une phrase qui me choqua et m'incita à tenter l'impossible pour que les choses changent : « On nous amène ici pour faire de nous des oiseaux aux ailes coupées. »

Il était urgent de modifier cet état de fait, afin d'éviter d'avoir à affronter des problèmes de marginalisation sociale et familiale. On ne pouvait y parvenir qu'en créant les conditions d'une intégration pleine et entière, de sorte que les élèves handicapés visuels puissent

rester dans leur famille, dans leur milieu naturel, fréquenter l'école locale comme les autres enfants ou adolescents, emprunter les mêmes transports en commun, participer à leurs jeux, partager leurs joies et leurs peines, bref, continuer à faire partie de leur communauté.

Les dispositions législatives nécessaires furent adoptées, mais on s'aperçut rapidement que cela ne suffisait pas et qu'un problème beaucoup plus difficile se posait : entraîner un changement dans l'attitude des enseignants qui, par manque d'assurance ou par méfiance, ou simplement à cause de leurs préjugés ou encore par commodité, refusaient d'accepter l'enfant handicapé, ou bien le reléguaient, comme un objet encombrant, dans un coin de leur classe.

Nous étions alors vers le milieu des années 70 et le combat à mener était rude. Aujourd'hui, à quelques exceptions près, nous pouvons affirmer qu'au Portugal, l'intégration des aveugles et des amblyopes est une réalité.

A l'heure actuelle, les élèves sont enrôlés le plus tôt possible dans des écoles régulières, où ils sont encadrés par des professeurs spécialisés. Ceux-ci s'entretiennent avec eux deux à trois fois par semaine, selon la gravité de leur cas et leur niveau d'étude. En outre, ils entrent périodiquement en rapport avec les parents pour donner des conseils sur l'orientation scolaire et les activités extra-scolaires susceptibles de contribuer à un développement harmonieux des enfants. Leur rôle est également d'alerter les parents sur la nécessité d'une surveillance médicale régulière.

Tout est loin d'être parfait et nous sommes conscients de nos limitations, qui sont de plusieurs ordres : nous manquons de profes-

seurs spécialisés, de moyens matériels et de moyens financiers pour acquérir des équipements plus performants. Mais ce n'est qu'un moindre mal, car nous avons la joie de voir grandir nos enfants au sein de leur famille, parmi leurs camarades qui les acceptent auprès d'eux, avec les mêmes qualités et les mêmes défauts que les autres, comme des membres à part entière de la collectivité, et cela nous donne la certitude d'être sur le bon chemin.

Les internats et les écoles spéciales existent toujours ; elles accueillent les cas les plus difficiles, ceux qui souffrent de handicaps multiples et requièrent une attention plus grande, ainsi que les soins de nombreux spécialistes. Ces établissements collaborent avec les professeurs chargés de promouvoir l'intégration dans les filières de l'enseignement ordinaire, dans les domaines de la formation et de l'animation des cours de vacances.

Pour illustrer ce qui précède, voici le témoignage de deux élèves mal voyants intégrés dans des écoles ordinaires.

Catia Susana est née avec de graves malformations bi-oculaires, une dégénérescence de l'iris et de la cornée. A l'heure actuelle, elle n'a qu'une faible perception de la lumière. Elle vit à Santarém, une ville située à 90 km de Lisbonne, avec ses parents et un frère plus âgé. A trois ans, elle a été au jardin d'enfants, avec tous les autres enfants, et à six ans, elle est entrée à l'école primaire de son quartier, où elle suit aujourd'hui la classe de huitième. Elle a eu neuf ans en juin. La façon dont elle parle de son école et de ses camarades montre qu'elle est parfaitement intégrée :

« La maîtresse est bonne, amusante et fait bien la classe. Elle est gentille, mais comme je suis très bavarde, elle me dit toujours de me taire. Elle m'a séparée des autres, mais pour me mettre à côté d'un garçon, Rodrigo, et nous n'arrêtons pas de parler. Je lui lis ce que j'écris et nous parlons de beaucoup de choses... J'ai appris la dactylographie en neuvième pour écrire sans voir et maintenant je sais, mais j'écris aussi en braille.

« Je vais à l'école avec ma mère, et quelquefois toute seule avec la canne. Je connais bien l'endroit et, dans la rue, je me guide en suivant la courbe des immeubles.

« L'après-midi, quand je sors de l'école, je rentre à la maison avec mes amies et nous jouons à la poupée ou je leur lis mes histoires jusqu'à ce que ma mère arrive. D'autres fois, je vais à une boutique proche où il y a une petite chienne que j'aime beaucoup, ou je rends visite à mon ancienne nourrice. Je ne sors pas aux heures où il y a beaucoup de circulation, mais s'il m'arrive de m'attarder un peu, je demande à quelqu'un de m'aider à traverser la rue. »

Les parents de Catia ont appris à accepter son handicap, ils sont très tendres avec elles, sans manifester de rejet ni adopter une attitude de protection excessive.

Le développement intellectuel de Catia est supérieur à la normale pour une enfant de son âge, sans doute parce qu'elle a toujours été très stimulée. Sa mère, pour la distraire quand elle était petite, lui lisait toutes les histoires qu'elle trouvait et lui décrivait en détail les illustrations dans les livres. De là vient peut-être le goût prononcé de Catia pour la lecture et pour l'écriture :

« Ma matière préférée est le portugais et ensuite la grammaire... J'écris chaque fois que je peux, à l'école, à la maison, n'importe où, quand j'en ai envie, en prose ou en vers, c'est pareil... ». « La lecture est son monde », dit sa mère et Catia ajoute : « Les livres me mettent l'eau à la bouche avec tant d'aventures amusantes ! »

Ses moments de loisirs, elle les passe avec ses parents ou avec ses petites amies, elle va à la plage, fait des promenades ou reste chez elle à lire, à écrire, à jouer avec ses pantins articulés. Elle va à la piscine et elle a déjà reçu des leçons de musique. Elle a commencé avec beaucoup d'enthousiasme, cela lui plaisait beaucoup, puis elle s'en est désintéressée, parce que sa maîtresse était « trop exigeante ». Catia est volontaire et perfectionniste, c'est pourquoi elle se détourne de ce qu'elle n'arrive pas à bien faire du premier coup. Mais peut-on demander plus à une enfant de neuf ans ?

Pour conclure, je lui ai demandé d'adresser un message à tous les enfants du monde. Elle a réfléchi un peu, et voici ce qu'elle a écrit :

« Le soleil. Le soleil quand il brille avec force fait briller les cheveux blonds de certains

enfants, comme les monnaies dont ils ont besoin pour vivre. C'est cette belle chose qui fait vivre et unit tous les enfants, tous les cœurs : les rouges, les blancs, les noirs ou les jaunes... Dans tous les pays, si le soleil brille, les cœurs, les paumes des mains et les bras s'uniront, changeant tous les enfants du monde en fleurs qui, à cause du soleil, s'épanouiront en larges grappes d'affection et d'amitié. »

Renato Jorge est entièrement aveugle : on lui a insufflé trop d'oxygène dans sa couveuse. Il était prématuré, avait un poids très faible à sa naissance, et a eu beaucoup de problèmes de santé durant ses premières années. Il vit près de Lisbonne avec ses parents et grands-parents. Agé aujourd'hui de douze ans, il est en classe de sixième au collège Vasco de Gama, à Meleças. C'est un enfant sans complexes et gai, qui s'exprime avec aisance et précision.

« Avant ce collège, je suis allé dans trois autres écoles. La première s'appelait justement *Inicio* (commencement). Je n'y suis resté qu'un mois car, étant très souffrant, il m'était difficile de m'éloigner de mes parents. Je n'ai pas réussi à m'y intégrer.

« Ensuite, je suis resté un an chez ma grand-mère, et mes parents, chaque fois qu'ils le pouvaient, y faisaient un saut pour me voir. A quatre ans, je suis allé à l'école de A-da-Beja où je suis resté deux ans. A partir de là, je me souviens mieux des choses.

« A six ans, je suis allé à l'Institut Antonio Feliciano de Castilho (pour enfants et jeunes mal voyants) à Lisbonne. Les professeurs et les camarades ont été très bons pour moi et m'ont beaucoup aidé à « grandir », car j'étais très sensible. J'ai eu deux maîtresses à l'Institut Castilho qui étaient très douces et qui enseignaient très bien, ce qui a fait que je me suis intéressé à la classe. Je rigolais beaucoup avec les copains, nous passions notre temps à nous faire des blagues sans aucun complexe, aussi bien ceux qui voyaient encore que ceux qui n'y voyaient plus.

« Ma mère me conduisait à l'école tous les matins et venait me reprendre l'après-midi. A l'Institut Castilho, il y avait moins de monde que dans le collège où je suis maintenant. C'était un collège familial, alors que celui-ci



Photos © M. A. Moreira de Moraes Alves, Portugal

Renato Jorge, 12 ans.

est très grand. Mais c'est la seule différence, car ils sont tous les deux aussi bons. Je me sens heureux dans le collège où je suis actuellement. Ici, tout me plaît. Le programme d'enseignement est bien structuré, j'aime la façon dont les professeurs me traitent.

« Les premiers cours m'ont frappé, car les professeurs qui n'avaient jamais eu d'aveugle dans leur classe me traitaient comme les élèves qui voient. Je n'ai jamais senti qu'ils faisaient une différence quelconque. Quand ils écrivent au tableau, ils répètent à voix haute ce qu'ils écrivent, et ainsi je n'ai pas de problèmes pour prendre des notes.

« J'aime toutes les matières, bien que j'aie des difficultés en éducation visuelle, mais le professeur fait des adaptations quand il y a des choses dans le programme que je ne peux faire. Mes matières préférées sont l'histoire et les sciences naturelles. L'histoire m'a toujours passionné, car j'aime bien savoir pour quelles raisons nous sommes arrivés à la situation bonne ou mauvaise où nous nous trouvons.

« Les camarades de l'école sont sympathiques. Quand c'est son anniversaire, on invite les autres. C'est bien ! Pendant les temps libres, je pratique le judo, je prends des leçons de musique, je fais de la bicyclette, et j'ai déjà appris à monter à cheval. J'ai dû abandonner, par manque de temps, mais je pense recommencer. Pendant les fins de semaine et les vacances, je me promène avec mes parents et mes amis. J'ai beaucoup d'amis de mon âge avec qui je peux jouer, mais j'aime beaucoup parler avec les plus vieux, car j'apprends ainsi un meilleur portugais et j'acquiers des connaissances plus poussées. Ils peuvent m'enseigner des choses qu'ils ont apprises par leur propre expérience.

« A la maison, j'aide ma mère à enlever la poussière et j'aide mon père à arranger la barrière et la carriole, quand il le faut. »

Renato fait ce long exposé presque sans s'interrompre, avec une aisance et une bonne volonté admirables. Chaque fois qu'il parle de ses parents et d'autres membres de sa famille, c'est avec une grande tendresse et avec un sourire particulier aux lèvres.

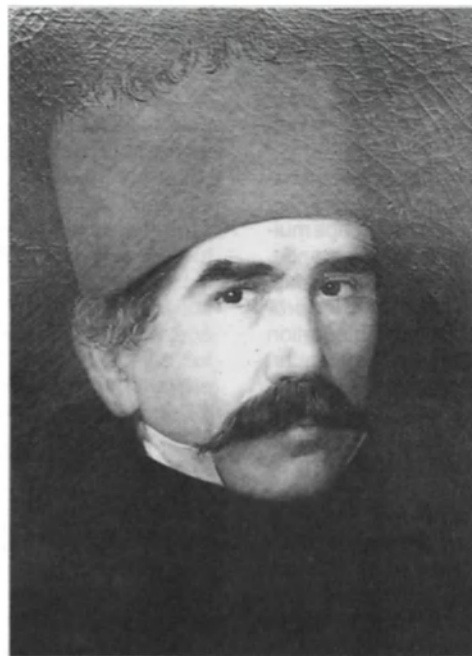
Pour finir, je lui demande s'il aimerait envoyer un message aux autres jeunes. Il me répond aussitôt avec assurance :

« Je voudrais dire à ceux qui liront cet article que, s'ils sont handicapés ou s'ils ont des enfants qui le sont, ils affrontent la vie avec naturel comme je le fais, car ainsi ils arriveront à surmonter leurs problèmes plus aisément. C'est la devise de ma famille, et ce ne sont pas les problèmes qui nous ont manqué ! »

Voilà le message de courage et d'espoir que les jeunes handicapés visuels du Portugal adressent au monde entier. Ce sont de tels exemples qui, bien plus que tout ce que nous pourrions dire, nous enseignent à affronter la vie avec optimisme et à lutter pour nos idéaux. ■

MARIA ADELAIDE MOREIRA DE MORAIS ALVES, du Portugal, est une pédagogue spécialisée dans l'éducation des jeunes handicapés visuels. Responsable au sein du ministère de l'éducation de son pays de la scolarisation de ces enfants, elle anime de nombreux séminaires destinés à former les maîtres aux problèmes particuliers que pose leur intégration au système d'enseignement ordinaire. Elle participe aussi aux réunions nationales et internationales consacrées à l'éducation des jeunes handicapés.

Portrait de Vuk Stefanović Karadžić (1787-1864).



Photos © Commission nationale yougoslave auprès de l'Unesco

Karadžić le Grand

Le 6 novembre 1987 marquera une importante date mondiale : le bicentenaire de la naissance d'une des plus grandes figures de la culture yougoslave, Vuk Stefanović Karadžić. En hommage, nous publions ici une évocation de l'œuvre et de la vie de l'écrivain serbe suivie d'une brève anthologie.

PERE de la littérature serbo-croate, grand réformateur de la langue et de l'orthographe, fondateur du romantisme serbe, linguiste, ethnographe et historien, Karadžić a accompli un travail de pionnier dans l'histoire culturelle yougoslave.

Né à Tršić (Serbie) en 1787, originaire d'une famille paysanne, il fréquente les quelques écoles alors existantes, mais c'est surtout un autodidacte. En 1813, il se réfugie à Vienne où il restera, sauf quelques brèves interruptions, jusqu'à sa mort, en 1864.

C'est dans cette ville qu'il fait la connaissance d'un érudit slovène, Jernej Kopitar, qui le stimule dans ses efforts et l'aide à se faire connaître de l'élite européenne (entre autres Johann Wolfgang von Goethe, Jacob Grimm, Leopold von Ranke, Friedrich Engels). Son premier *Recueil de chants populaires* (1814) suscite un vif intérêt dans les milieux cultivés. Toute sa vie, Karadžić,

parmi d'autres activités, se consacre à recueillir et publier les œuvres de la littérature orale serbe, notamment avec ses *Contes populaires serbes* (1821), ses *Proverbes populaires serbes, autres dictons et mots en usage* (1836) et, surtout, échelonnés en plusieurs volumes, ses *Chants populaires serbes*.

Tout en ne cessant de recueillir les trésors de la littérature orale, il lutte, en effet, pour imposer la langue parlée comme langue littéraire et un alphabet adapté à la phonétique du serbe, selon son principe : « Ecris comme tu parles, lis comme il est écrit. » Chaque son pour sa désignation ne peut avoir qu'un signe graphique ou une lettre. Karadžić simplifie l'orthographe, complète et crée finalement l'alphabet actuel de trente lettres. C'est l'un des alphabets les plus perfectionnés du monde.

Entre autres ouvrages linguistiques, on lui doit la première grammaire serbe — Goethe en fera un compte rendu — et un

Dictionnaire de la langue serbe (1818), avec une traduction en latin et en allemand, qui met en valeur la richesse lexicographique de la langue populaire. Sa seconde édition (1852), réimprimée en 1934, reste un ouvrage de référence.

La traduction du Nouveau Testament en langue vulgaire que Karadžić donne en 1847 pose les fondements de la langue serbo-croate, qui allait devenir la langue unique pour ces deux peuples.

Révolutionnaire, Karadžić vise non seulement l'éveil politique mais aussi l'éveil spirituel de son peuple par les livres. A la création d'une langue nationale et d'une nouvelle orthographe, s'ajoute une œuvre historique et ethnographique déterminante, dominée par une vision toujours réaliste des rapports sociaux et le souci de dégager les facteurs révélateurs. Ces traits caractérisent notamment *La révolution serbe* (1829) et *Le Monténégro et les Monténégrins* (1837).

Son œuvre, dès son vivant, eut un rayonnement européen. En 1823, il est l'invité de Grimm à Kassel et de Goethe à Weimar ; la même année, il est promu docteur honoris causa de l'Université d'Iéna. En 1824, il devient membre de la Société d'étude des antiquités de Thuringe et, en 1825, des sociétés savantes de Göttingen. En 1842, il reçoit la médaille d'or de l'Académie russe des sciences pour ses mérites scientifiques et littéraires. Membre correspondant de l'Académie de Vienne en 1848, de l'Académie de Berlin en 1850 et de l'Académie de Petrograd en 1851, il était également membre correspondant de la Ligue africaine pour la lutte contre l'esclavage dont le siège se trouvait à Paris.

Là grandeur de Karadžić vient non seulement de l'originalité de ses idées et de la persévérance avec laquelle il a su les faire passer dans la réalité, mais aussi des liens qu'il n'a cessé de nouer entre la culture de son peuple et celle du monde : il est l'un des esprits qui ont le plus contribué à l'unité spirituelle de l'humanité. ■

Ecris comme tu parles, lis comme il est écrit.

(Préface à la *Grammaire de la langue serbe*, 1814)

Tant que le parler du peuple est pur et inaltéré, la langue littéraire ne doit pas être distincte de la langue populaire. Au reste, pourquoi devrait-elle s'en distinguer ? Ne voyons-nous pas à notre époque des peuples qui renoncent à la langue littéraire du passé pour écrire dans la langue populaire d'aujourd'hui ? (...) Plût à Dieu que nous puissions écrire des livres de la manière dont parle le peuple ...

(*Correspondance*, 1845)

Je suis convaincu que mes efforts et ma tâche seront appréciés de tous nos écrivains et auteurs qui aiment leur langue populaire et la respectent comme le bien le plus précieux du peuple auquel ils souhaitent de connaître bonheur et progrès. En revanche, je n'ai pas cherché à plaire à ceux qui, tout en parlant le serbe, l'accablent d'invectives et prétendent qu'il n'a aucune valeur et n'est qu'une langue viciée, la langue des porchers et des maquignons.

C'est contre l'orthographe que s'élèvera le plus grand tollé. Mais là aussi j'espère que j'aurai de mon côté tous nos écrivains, tous ceux qui connaissent la langue et l'écriture. Et ils verront que c'est là la manière la plus convenable d'écrire la langue serbe...

(Préface au *Dictionnaire de la langue serbe*, 1818)

C'est toute une vie qu'un homme, sans souci, devrait consacrer à réunir tous nos chants populaires, nos contes, nos récits, nos devinettes, nos coutumes et nos mots. Et lorsqu'il penserait avoir fini, il verrait qu'il n'en est qu'au début.(...) Il faut rassembler ces œuvres populaires avant qu'elles ne soient altérées, voire étouffées par des modes nouvelles, plus « éclairées ».

Chants, devinettes, récits, c'est là une forme achevée de littérature populaire à laquelle il n'y a rien à ajouter. Il faut se contenter de les réunir en respectant fidèlement leur pureté. Et en transcrivant ces

récits, il convient, certes, de penser à l'agencement des mots (non, encore une fois, selon son propre goût, mais suivant le génie de la langue serbe) afin d'éviter tout excès, dans quelque sens que ce soit, et de parvenir à ce que les esprits cultivés puissent les lire et les gens simples les écouter...

(Préface aux *Contes populaires serbes*, 1821)

Nos chants populaires se divisent tous en chants épiques que l'on chante au son de la guzla et en chants de femme, qui sont chantés par les femmes et les jeunes filles mais aussi par les hommes, en particulier les jeunes gens et le plus souvent par deux d'entre eux à l'unisson. Plus que les chants de femme, les chants épiques sont destinés à un public, d'où chez eux l'importance primordiale du texte.

(Préface aux *Chants populaires serbes*, 1824)

Nos chants populaires serbes ne viennent pas de manuscrits sur parchemin, ils ont été cueillis sur les lèvres chaudes du peuple ; ils ne sont pas anciens puisqu'ils n'ont encore jamais été écrits, mais il est certain qu'ils vivront vieux... ».

Jacob Grimm

(Compte rendu du troisième volume de *Chants populaires serbes*, 1823)

Mère et fille

Aïe, aïe, aïe, mère, un moine m'éveille,
Il m'éveille, m'embrasse entre les
paupières !
Est-ce que je dois l'embrasser, ô ma mère ?

Embrasse, ma fille, ne sois pas damnée !
Quand ta mère avait ton nombre

d'années,
Avant l'aube, neuf elle en avait choyés,
Et ton père, le dixième avait été,
Et un long tapis de trois lés elle avait tissé !

(Poème populaire recueilli par Karadžić et publié dans *Le duc rouge (poèmes érotiques populaires)* par Vuk Stefanović Karadžić, éd. Prosveta, Belgrade, 1979)

Cette biographie et cette anthologie s'inspirent de documents fournis par Marija Bišof, auteur de la brochure *Vuk Stefanović Karadžić - Bicentenaire de la naissance 1787-1987*, publiée à Belgrade en anglais, allemand, français et russe.

Carte postale reproduisant, en majuscules et en minuscules, les trente lettres de l'alphabet serbe conçu par Karadžić. Les six lettres encadrées sont celles qu'il introduisit pour rendre des sons de la langue serbe qui n'avaient pas encore de transcription graphique. Sous l'alphabet, la signature de Karadžić.





POUR marquer le trente-cinquième anniversaire de la Convention universelle sur le droit d'auteur, signée le 6 septembre 1952 et dont le secrétariat est assuré par l'Unesco, la Conférence générale de l'Organisation a décidé de tenir en septembre 1987, à Paris, un Congrès mondial sur l'enseignement et l'information en matière de droit d'auteur.

Le thème qui a été retenu pour ce Congrès, et qui relève directement du mandat que les Etats ont confié à l'Unesco dans le domaine de l'éducation, a été choisi en raison du fait, maintes et maintes fois observé, que les atteintes qui sont portées au droit d'auteur dépendent souvent de sa méconnaissance.

La connaissance du droit d'auteur est une des clés de son respect. En effet, l'idée de propriété littéraire et artistique n'est pas communément partagée ; elle ne se rattache pas à un réflexe élémentaire de justice ou d'équité au profit des créateurs. Une tâche d'éducation et de formation est à conduire, afin de créer ce réflexe. Les œuvres, une fois diffusées, sont souvent considérées comme appartenant à tout le monde et donc estimées de libre utilisation.

Les œuvres ont certes vocation à circuler et à être diffusées le plus largement et le plus aisément possible, afin de satisfaire le désir légitime de chacun de jouir des créations de l'esprit. Mais l'utilisation d'une œuvre sans le consentement de son auteur et en l'absence de toute rémunération, nuit à la création, puisqu'elle prive l'auteur et ses ayants droit des ressources financières nécessaires pour créer et investir dans la réalisation d'œuvres nouvelles.

Le droit d'auteur est reconnu dans la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948. Ce texte dispose que « Chacun a droit à la protection des intérêts moraux et matériels découlant de toute production scientifique, littéraire ou artistique dont il est l'auteur. »

Le droit d'auteur a acquis droit de cité : il n'est plus mis en doute. Il importe de le faire mieux connaître, pour le savoir mieux respecté. ■

YVES GAUBIAC, de France, est consultant auprès de la Division du droit d'auteur de l'Unesco.

Lectures

« Cahiers d'éducation spéciale », Unesco 1986:

• N°1 **L'éducation des enfants et des adolescents mentalement handicapés** par Dorothy M. Jeffree

• N°2 **Travailler ensemble Ou comment associer les efforts des professionnels et des parents d'enfants ou de jeunes handicapés** par Peter Mittler, Helle Mittler et Helen McConachie

• N°3 **Evaluation et éducation des enfants et adolescents** par David Baine (paraîtra en juillet 1987)

Les brochures de cette nouvelle collection, publiée par l'Unesco sont distribuées gratuitement.

L'éducation constructive destinée à des groupes spéciaux

par W. D. Wall, Unesco / Harrap Paris 1979

La drogue démythifiée

par Helen Nowlis, Unesco 1987

L'éducation et les drogues: prévenir Unesco, 1987

La clinique du toxicomane

par le D^r Claude Oliveinstein

Les éditions universitaires, Paris 1987

Roman de Baibars

Traduit de l'arabe et annoté par Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume Editions Sindbad, Paris

• **Les enfances de Baibars** (1985)

• **Fleur des truands** (1986)

• **Les bas-fonds du Caire** (1986)

Chroniques arabes des Croisades

par Francesco Gabrieli

Anthologie traduite de l'italien

par Viviana Pâques

Editions Sindbad, Paris 1986

le Courrier



Vente et distribution :

Unesco, CPD/V, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris.
Belgique : Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, Bruxelles 1060.

Bureau de la Rédaction :

Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700, Paris, France. Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

Abonnement :

1 an : 90 francs français. 2 ans (valable uniquement en France) : 160 francs français. Reliure pour une année : 62 francs. Reproduction sous forme de microfiches : 150 francs (1 an)
Paiement par chèque bancaire, mandat ou CCP 3 volets à l'ordre de l'Unesco.

Rédaction au Siège :

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rodel
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb
Edition française : Alain Lévêque
Neda el Khazen
Edition anglaise : Roy Malkin
Caroline Lawrence
Edition espagnole : Francisco Fernandez Santos
Edition russe : Nikolai Kouznetsov
Edition arabe : Abdelrhahid Elsadek Mahmoudi
Edition braille :

Documentation : Violette Ringelstein
Illustration : Ariane Bailey
Maquettes, fabrication : Georges Servat,
George Ducret
Promotion-diffusion : Fernando Ainsa
Ventes et abonnements : Henry Knobil
Projets spéciaux : Peggy Julien

Toute correspondance doit être adressée au Rédacteur en chef.

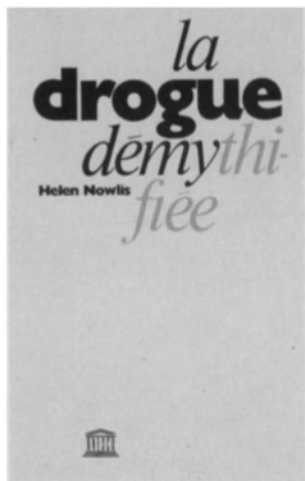
Rédacteurs hors siège :

Edition allemande : Werner Merkh (Berne)
Edition japonaise : Seichiro Kojima (Tokyo)
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)
Edition hindie : Ram Babu Sharma (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Brojdo (Tel Aviv)
Edition persane : H. Sadough Vanini (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Edition catalane : Joan Carreras i Marti (Barcelone)
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)
Edition coréenne : Paik Syeung-Gil (Séoul)
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)
Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Bozidar Perkovici (Belgrade)
Edition chinoise : Shen Guofen (Beijing)
Edition bulgare : Goran Gotev (Sofia)
Edition grecque : Nicolas Papageorgiou (Athènes)
Edition cinghalaise : S.J. Sumanasekera Banda (Colombo)
Edition finnoise : Marjatta Oksanen (Helsinki)
Edition suédoise : Lina Svenzén (Stockholm)
Edition basque : Gurutz Larrañaga (San Sebastian)
Edition thaï : Savitri Suwansathit (Bangkok)
Edition vietnamienne : Dao Tung (Hanoi)

Publications de l'Unesco

La drogue démythifiée

par Helen Nowlis



99 p., 11,5 x 17,5 cm,
1987
ISBN 92-3-201231-6
Prix de vente : 20 FF

Troisième réimpression de cet ouvrage de référence publié en dix langues :

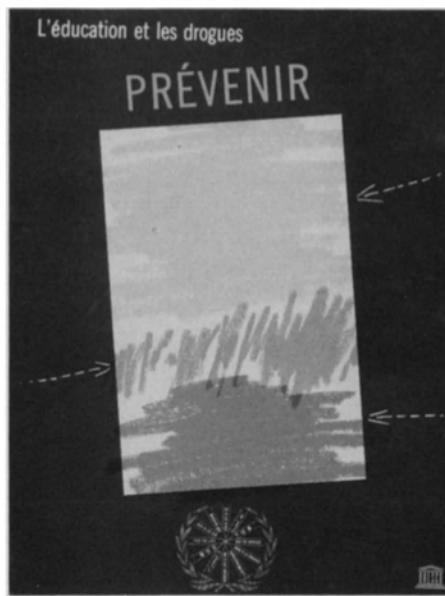
- les drogues et leurs effets
 - leur utilisation et leurs utilisateurs
 - le contexte social
 - les stratégies de la prévention
- Un outil indispensable.

L'éducation et les drogues: prévenir

La prévention est l'affaire de tous, et surtout parents, enseignants, éducateurs, de ceux qui font partie de l'environnement affectif et social immédiat des sujets vulnérables.

Liant l'approche théorique et les exemples concrets, l'Unesco a répertorié ses activités, dans les différentes régions du monde, pour aider à résoudre, par l'éducation, les problèmes liés à l'usage des drogues licites ou illicites.

On y trouvera également une typologie des actions préventives, réalisée grâce à la coopération internationale dont la mise en œuvre devrait être à l'ampleur du phénomène.



76 p., 21,5 x 27 cm, 1987
ISBN 92-3-202479-9
Prix de vente : 42 FF

France : en vente dans les librairies universitaires ou à la librairie de l'Unesco, 7 place de Fontenoy, 75007 Paris, et par correspondance en joignant votre règlement par chèque bancaire, mandat ou CCP, libellé à l'ordre de l'Unesco.

Autres pays: consulter notre agent de vente (liste ci-dessous)

Comment obtenir les périodiques Unesco

Les périodiques de l'Unesco peuvent être commandés par l'intermédiaire de toute librairie. Dans chaque pays il existe un ou plusieurs libraires qui assurent le rôle de distributeurs nationaux (voir liste ci-dessous). A défaut, ils peuvent être obtenus par correspondance au Siège de l'Organisation avec règlement joint par chèque libellé en une monnaie convertible ou sous forme de mandat-poste international ainsi que de bons internationaux Unesco.

ALGERIE. ENAMEP, 20, rue de la Liberté, Alger
REP.FED.D'ALLEMAGNE. Mr. Herbert Baum Deutscher, Unesco-Kurier Vertrieb, Besaltstrasse 57, 5300 BONN 3
BELGIQUE. Jean de Lannoy, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13, "Internationale Drukkerij en Uitgeverij Keesing, Keesinglaan 2-20, 2100 Deurne-Antwerpen. CCP 000-0012775-67"
BRESIL. Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9 052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ. Publicações Técnicas Internacionais Ltda, Processing Dept., R. Peixoto Gomide 209, 01409, São Paulo SP.
BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia Librairie de l'Unesco, Palais populaire de la culture, 1000 Sofia
CANADA. Renouf Publishing Co Ltd., 1294 Algoma Road, Ottawa, Ontario K1B 3W8 STORES 61 Sparks Street, Ottawa, 211 Yonge St., Toronto. SALES OFFICE 7575 Trans Canada Hwy Ste. 305, St Laurent, Québec H4T 1V6
CHINE. China National Publications Import and Export Corporation, P O Box 88, Beijing
CONGO. Commission nationale congolaise pour l'Unesco, B P 493, Brazzaville
REP. DE COREE. Korean National Commission for Unesco, P.O.Box central 64, Séoul.
CUBA. Ediciones Cubanas O'Reilly N° 407, La Habana
DANEMARK. Munksgaard Export, OG Tidsskriftservice, 35 Norre Sogade, DK-1970 Kobenhavn K
EGYPTE. National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Cairo
ESPAGNE. MUNDI-PRENSA Libros S A., Castelló 37, Madrid 1, Ediciones LIBER, Apartado 17, Magdalena 8, Ondarroa (Vizcaya)

ETATS-UNIS Berman-UNIPUB, Periodicals Department, 4611-F Assembly Drive, Lanham, MD 20706 4391.
FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki, Suomalainen Kirjakauppa Oy, Korvuvaraan Kuja 2, 01640 Vantaa 64
FRANCE. Librairie Unesco, 7, place de Fontenoy, 75700 Paris, et grandes librairies universitaires.
GRECE. Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes, Librairie Eleftheroudakis, Niks 4, Athènes, Commission nationale hellénique pour l'Unesco, 3 rue Akadimias, Athènes, John Mihalopoulos & Son SA, International Booksellers, P O Box 10073, 54110 Thessalonique, Kostarakis Brothers, International Booksellers, 2 rue Hippocratous, Athènes
HONGRIE. Kultura-Buchimporth-Abt., P.O. Box 149-H-1389, Budapest 62
REP. ISLAMIQUE D'IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, 1188 Enghlab Av., Rostam Giv Building, Zip Code 13158, P.O. Box 11365-4498, Téhéran
IRLANDE. The Educational Co. of Ir Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12
ISRAEL. Literary Transactions, Inc., c/o Stelmatzky Ltd., PO Box 628, Tel Aviv 61006
ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S p A), via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence
JAPON. Eastern Book Service, Inc., 37-3 Hongo 3-chome Bunkyo-Ku, Tokyo 113.
LIBAN. Librairie Antoine, A. Naouf et frères, B P. 656, Boyrouth.
LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grande-Rue, Luxembourg, Service du Courrier de l'Unesco, 202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles — CCP 26430-46
MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat Société chrétienne de distribution et de presse, Socheppress, angle rues de Dinant & Saint-Saëns, B P 683, Casablanca 05
MAURICE. Nalandia Co Ltd., 30 Bourbon Street, Port-Louis
MEXIQUE. Librairie El Correo de la Unesco, Actipán 66, Colonia del Valle, Mexico 12, DF.

MONACO. British Library, 30, bd des Moulins, Monte-Carlo
NORVEGE. Johan Grundt Tanum, P O B 1177 Sentrum, Oslo 1; Narvesen A/S Subscription and Trade Book Service 3, P O B 6125 Etterstad, Oslo 6, Universitets Bokhandelen, Universitetssentret, Postboks 307 Blindern, Oslo 3
NOUVELLE-CALÉDONIE. Hachette Calédonie, 10 RT 1 bis Ducos, Nouméa
PAYS-BAS. Faxon Europe, P O Box 197, 1000 AD Amsterdam
POLOGNE. ORPAN-Import, Palac Kultury, 00-901 Varsovie; Ars-Polona-Ruch, Krakowski-Przedmieście N° 7, 00-068, Varsovie
PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda, Livraria Portugal, rua do Carmo, 70, Lisbonne
ROUMANIE. ARTEXIM, Export/Import, Patra Scientia n° 1, P.O. Box 33-16, 70005 Bucarest.
ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office, Agency Section Publications CTR, Periodicals Section/Room 008, 51 Nine Elms Lane, London SW8 5DR.
SUEDE. Svenska FN-Forbundet, Skolgrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm, Wennergren-Williams AB, Nordenflynchtsvagen 70, S-10425 Stockholm. Esselte Tidsskriftscentral, Garmia Brogatan 26, Box 62 - 101 20 Stockholm.
SUISSE. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich, CH 8024, Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211 Genève 11, C C P 12 236 Librairie Payot aussi à Lausanne, Bâle, Berne, Vevey, Montreux, Neuchâtel et Zurich
REP. ARABE SYRIENNE. Aleppo University Books Establishment, University of Aleppo, Alep
TCHÉCOSLOVAQUIE. S N T L., Spalena 51, Prague 1, Artia Ve Smekach 30, P O Box 790, III-27 Prague 1
TRINITE-ET-TOBAGO. Commission nationale pour l'Unesco, 18, Alexandra Street, St Clair, Trinidad, W.I
TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis.
TURQUIE. Haset Kitapevi A S Istiklal Caddesi, N° 469, Posta Kutusu 219, Boyoglu, Istanbul
U.R.S.S. v/o Mehdunarodnaya Kniga, Ul. Dimitrova 39, Moscou 113095
URUGUAY. Edijir Uruguayua, S A. Maldonado, 10992, Montevideo.
YUGOSLAVIE. Noit, Terazije 27/11, Bolgrade

